

Louis BOUTARD, savant philologue.

Sous la plume d'Armand HATINGUAIS, collaborateur et ami de Louis BOUTARD, le lecteur trouvera dans les pages qui suivent une biographie sommaire de ce dernier. Elle est suivie d'un résumé de ses travaux et des trois brevets d'invention, déposés en leur temps à l'Institut National de la Propriété Industrielle.

Rien ne prouve qu'une découverte, aussi importante soit-elle, apporte une amélioration quelconque au sort de l'humanité dans son ensemble. Toutefois, la laisser dans l'ombre, est-ce pour autant favoriser une prise de conscience indispensable ?

=====

Louis BOUTARD, savant philologue.

Sa vie, son œuvre, ses amis.

1880-1958-1980.

Louis BOUTARD, notre grand savant ami décédé le 8 avril 1958, nous a fait don de travaux considérables de recherches philosophiques, non publiés, restés inconnus (jusqu'à ces dernières années, de par sa modestie et conformément à sa volonté), bien que poursuivis pendant plus d'un demi-siècle et révélés oralement à ses proches amis, pénétrés d'admiration mais complices de ce silence.

Louis BOUTARD est décédé à Cannes, après toute une vie de labeur solitaire, dans la pauvreté dignement acceptée de ressources matérielles, mais avec les richesses spirituelles que lui procuraient ses géniales découvertes.

Né le 4 février 1880 à Poncé-sur-Loir (Sarthe), aîné de quatre enfants, il apprécia la vie d'une famille simple et pieuse, dont le père, sabotier à Poncé, natif d'un village voisin, (« La Chapelle Gauguin »), avait épousé Adeline Ménager (fille de tisserands de la Ferté Bernard). Il aimait raconter que cette maman, tant aimée, (née à « la Ferté Bernard », au sein d'une maisonnée nombreuse), belle brune aux yeux noirs, très tendres, l'endormait tout bébé, en lui fredonnant « la berceuse de Jocelyn ». De son frère puîné, Charles, mort à l'âge de cinq ans, qu'il avait aimé et admiré, il disait modestement : « il aurait été beaucoup plus intelligent que moi ! ». Il reporta cette affection sur ses deux sœurs, (Marie aux yeux bleus, et Thérèse aux yeux noirs), qu'il prit en charge, et qu'il garda auprès de lui jusqu'à ses derniers moments, dès la mort de leur mère en 1898, et surtout après celle de leur père en 1919.

Lui-même, enfant très doué, qui lisait couramment avant l'âge de quatre ans, fut adopté et guidé par l'abbé Toublet, curé de Poncé, vieil ami dont il partageait les promenades dans la campagne environnante, et qui le fit entrer, tout jeune, au séminaire de Précigné (1891), puis au grand séminaire du Mans, en attendant les années d'études poursuivies en commun à Poncé : langues anciennes (grec et latin), et langues modernes étrangères, patois divers et recherches philologiques, agrémentées de promenades botaniques, instructives (collections, herbiers), consacrées à l'observation des plantes, (minutieuse et personnelle), encouragées par l'abbé, admiratif compagnon « au visage rude, aux gros traits » qu'évoquait affectueusement « grand Louis », en précisant : « il y a la gangue, mais il faut voir ce qu'il y a dessous » !

En 1901, Louis BOUTARD, après deux mois de service militaire, fut réformé pour mauvaise vue, (blessé grièvement à l'il gauche, tout enfant), raison pour laquelle, déjà, il avait dû renoncer à

« entrer dans les Ordres ». Désireux de s'intéresser à l'étude de la langue arabe et du berbère, le « philologue prédestiné » décida son départ pour l'Algérie. Il occupa à Alger une situation de représentant en tissus anglais, aux établissements Turner (en 1902), ce qui lui permit à loisir, de voyager en Afrique du Nord et de se livrer à l'étude approfondie des langues (dialectes anciens ou expressions populaires courantes, parlées dans les villages du « bled »), tout en poursuivant ses travaux botaniques et de philologie.

En 1910, revenu, en visite, en burnous, à son village de Poncé, l'Algérien, « grand Louis » fut accueilli avec sympathie et curiosité. Il en repartit pour Oran et Alger jusqu'en 1920 et c'est en sa modeste villa du chemin des Trembles qu'il emmena, pour y vivre avec lui, ses deux sœurs Marie et Thérèse : désormais inséparables, tous les trois, définitivement éloignés de Poncé et de la « petite île » dont ils avaient hérité (émergeant du Loir, près de leur foyer familial).

C'est en 1923 que j'eus le privilège de le connaître, alors que, Directeur des vastes « ateliers Franco-algériens », je reçus sa bonne visite pour me demander de participer à ses travaux de recherches ainsi qu'à la construction d'appareillages minutieux, ce que j'entrepris avec enthousiasme en lui réservant un petit laboratoire expérimental que j'installai à cet effet.

J'étais moi-même à cette époque passionné d'archéologie et piqué de curiosité pour la Science de l'Antiquité Sacrée, caressant l'espoir d'y trouver quelques révélations quant à la nature de l'électricité et des « énergies magnétiques », intrigué et insatisfait par ces mystères non dissipés et plutôt avivés par mes études d'ingénieur (AM et IEG : Arts et Métiers, et Institut électrotechnique de Grenoble), et par deux années de pratique à la Compagnie Électromécanique du Havre (ex Westinghouse).

Tel fut le début d'une amitié constante et féconde durant trente-cinq années, avec la rédaction de mille cinq cents pages de documents inédits, paléographiques, philologiques, que, plus tard, sur son lit de mort, Louis BOUTARD me demanda de « faire connaître ».

J'ai essayé alors d'en résumer et condenser les conclusions et les applications souhaitables dans mon volume premier « *Avec Louis BOUTARD, Retour aux Sources Méconnues* », déposé à la Bibliothèque Nationale en 1966, et suivi du deuxième volume, actuellement en cours de reproduction par photocopie, consacré à des exposés sur l'Éther (A-Éther), et sur quelques applications (appareils « autogénérateurs », amplificateurs ;... défibrage industriel de l'alfa — mis au point durant deux années, 1930, 1932 — conducteurs de flux électromagnétiques, synthèses chimico-biologiques, etc.) : cf. Cahiers N° 8 à 12.

Travaux que je souhaiterais ardemment voir poursuivre avec l'aide de quelques amis déjà initiés et de spécialistes de recherches philologiques et paléographiques à qui je serais disposé à confier les documents rédigés par Louis BOUTARD (à Alger — 1924-1933 — puis à Cannes — 1934-1958) en ses demeures successives à la Matalcelle, à « Monterey », aux « Ténus », à « Champ Fleuri », avec le soutien matériel et moral de ses fidèles bienfaiteurs et amis : Lucien et Henri Borgeaud, (sénateur et maire du Chéragas), Maurice Maris (Directeur à l'agriculture, au Gouvernement Général de l'Algérie), Pottier, Garcia, Délépine, et Cordier (Société Alpha, fondée à Alger en 1932), Louis Cros, Jean Vergnon, Mme de Maria, la famille Vagliano (de Cannes), sans omettre ceux de Poncé et de Tours : Mr et Mme Besnard, Mr et Mme Dumont.

C'est après nos expériences poursuivies aux domaines d'Henri Borgeaux, à la « Trappe », de Staouéli, pour la mise au point de l'éducation de la « massue héracléenne », et du défibrage de l'alfa, afin de réaliser l'exploitation pratique de cette plante textile, d'origine africaine et désertique, pour la filer et en tisser des étoffes imputrescibles connues et appréciées dans l'antiquité sacrée, orientale et romaine, en réalisant ainsi une première application industrielle, exemplaire, de l'un des « travaux d'Hercule », choisi parmi l'ensemble des recherches de Louis BOUTARD.

Le succès de cette entreprise et celui d'autres projets en perspective, nécessita le transfert en 1934 du siège social de la Société Alpha d'Alger à Cannes, où des soins urgents médicaux et chirurgicaux étaient envisagés en raison de l'état de santé de Louis BOUTARD et de certains de ses amis, Administrateurs de la Société.

De mon côté, à fin décembre 1936, alors que j'étais ingénieur de MM Schneider et Cie aux « travaux d'extension du Port d'Alger », je dus subir une grave opération (à la suite d'un accident de voiture dans le Sud Algérien, à Gardaia), avec la rééducation mécano-thérapeutique des jambes,

toutes deux sectionnées aux genoux. Miraculeusement soigné par le professeur Constantini de la Faculté de Médecine et de Chirurgie d'Alger, je pus reprendre mes activités deux mois plus tard sur mon chantier algérois, et rejoindre aussi la Côte d'Azur, aux vacances d'été 1937 et 1938, pour y retrouver les amis de Cannes.

C'est alors que mon épouse, Directrice des lycées d'Alger depuis 1927, ayant été nommée au lycée Racine en septembre 1938, nous sommes devenus « parisiens », avec nos deux filles, Jacqueline (16 ans) et Marie-Claude (12 ans). Toutes deux furent déçues par l'« ambiance » (près de la gare St Lazare), comparée à celle de notre « Splendide Mustapha Supérieur », et surtout avec la « drôle de guerre » (1939-1940), malgré la paix relative de la grande banlieue parisienne, connue à Neauphle-le-Vieux, Centre de repli du lycée Racine (professeur et élèves), où madame Edmée HATINGUAIS parvint à créer et diriger un Établissement scolaire idéalement préservé de soucis (même avec la présence de parachutistes de l'Occupation allemande), avant d'être nommée Directrice de l'École Normale Supérieure de Sèvres.

Je fus alors engagé moi-même comme ingénieur au « Laboratoire Central des Fabrications d'Armement », rue St Thomas d'Aquin, puis, successivement, au Ministère de la Production Industrielle et de l'Industrie. Je pus trouver dans ces fonctions quelques loisirs pour reprendre activement ma collaboration avec Louis BOUTARD, et installer un laboratoire à Sèvres.

L'expérimentation de l'« alfa textile » put être confiée en 1938 à Henri Borgeaud et poursuivie en Algérie, bien que dans des circonstances difficiles, car les campagnes exercées à cette époque contre les « colons » (et la Colonisation en général), ne lui furent pas ménagées, entravant ses activités personnelles ainsi que nos projets et espoirs de réussite en cette expérience.

Les rapports entre les Français de « zone occupée », et ceux de la zone dite « libre », purent être maintenus mais trop réduits jusqu'en 1945, et plus tard, au cours des années suivantes. Cependant celles-ci furent consacrées par Louis BOUTARD à la rédaction des documents qu'il nous a laissé, avec de bonnes rencontres... des séjours annuels à Cannes, des échanges de correspondance suivis, pour la préparation, de mes mains, d'éléments d'appareillage destinés à être transportés à Cannes et à expérimenter ultérieurement suivant un programme établi en commun, à l'occasion de nos précieuses prises de contact et retrouvailles si fécondes et toujours vivement recherchées... jusqu'à la dernière, hélas !, celle de la fatale et cruelle séparation définitive, au début du mois d'avril 1958, au cours de laquelle me fut confiée la mission de continuer et faire connaître notre collaboration de 35 années à nos travaux antérieurs de recherches sur l'Antiquité Sacrée.

Je pus y consacrer mes loisirs et tous mes moyens de « Retraité » du Ministère de l'Industrie et rédiger jusqu'en 1965 le premier volume de notre « Retour aux Sources Méconnues » (dépôt légal en 1966). La préparation du tome II fut alors brusquement interrompue, pour me permettre d'entourer de mes soins vigilants et d'une présence de tous les instants, mon épouse frappée subitement d'hémiplégie, au terme de sa brillante carrière, comme Directrice du prestigieux « Centre International d'Études Pédagogiques de Sèvres », et ceci jusqu'en octobre 1972, jour de son décès accidentel.

Ce n'est qu'en 1974, installé à Tours, près de ma fille aînée, professeur à la Faculté puis au CNTE (Centre national de Télé-Enseignement), que je pus reprendre l'ouvrage interrompu avec la publication d'un « Cahier 7 », de transition entre le tome I et le Tome II, actuellement en préparation, alors qu'encouragé de toutes parts, j'envisage la création d'un « Institut Louis BOUTARD », à l'instigation de mes enfants, Jacqueline HATINGUAIS, Marie-Claude et Philippe Noël, et famille, et de nombreux et nouveaux amis, désireux de poursuivre les recherches et les travaux d'expérimentation scientifique, philologiques et paléographiques, présentés par mémoires descriptifs et documents manuscrits de Louis BOUTARD, et par mes ouvrages.

Armand HATINGUAIS.

Sommaire des travaux expérimentaux de M. Louis BOUTARD.

Un savant français, physicien et en même temps philologue classique sagace, M. Louis BOUTARD, a consacré presque toute sa vie, aussi pauvre que laborieuse et silencieuse, à porter ses investigations dans le mystère électromagnétique qu'il s'est efforcé de pénétrer.

À la suite d'expériences sans nombre effectués à l'aide d'appareils de toute nature imaginés par lui et construits de ses propres mains, il a pu établir un corps complet de doctrine expérimentale qu'il a condensé dans un mémoire descriptif s'étendant depuis le départ automatique spontané du mouvement électrodynamique jusqu'à la procréation vivante.

Sans qu'il soit possible pour le moment d'énumérer toutes les découvertes auxquelles ces recherches et ces expérimentations l'ont conduit, on se bornera à indiquer ci-après les appareils fondamentaux qu'il a conçus et constitués, et les expériences décisives qu'il a réalisées en vue de démontrer l'exactitude et l'infaillibilité de la doctrine mise en évidence :

1. Génératrice perpétuelle, automatique et autonome, de plusieurs électricités, de faible intensité, dont le fonctionnement n'exige ni réaction chimique, ni mouvement mécanique, exigeant au contraire qu'il n'y ait ni action ni réaction chimiques, mais une neutralité entière, de dimensions et de poids réduits, susceptible d'être transportée ou installée au gré des besoins, et d'une durée indéfinie.

Un type de cette génératrice fluide fonctionne perpétuellement dans le laboratoire modeste de M. Louis BOUTARD.

Elle révèle quelle est la nature mystérieuse du travail dont les flux électriques très complexes sont l'admirable résultante, entièrement différent du « travail » matériel mécanique ou chimique, base de l'équation T, faux *lemma* qui a pour conséquence la ruine de tout le mathématisme échafaudé à faux dans le domaine du mystère jusqu'ici inconnu, métaphysique, immatériel, de la Vie immortelle électromagnétique, dont les lois logistiques de multiplication indéfinie, la grande loi de la Nature, pour lesquelles 2×2 ne font pas 4 mais 400, sont l'inverse des lois mathématiques déperditives de la matière inerte géométrique et mécanique. Par les complexes conditions requises pour le fonctionnement perpétuel de cette auto-génératrice à 7 voies nécessaires d'écoulement, qui dépend de principes éternels immuables, sont péremptoirement démontrées erronées les idées enseignées sur le « voltage » et « l'ampérage » et leurs définitions actuelles, « quantité » et « intensité » dont la nature distincte et les causes véritables sont pour la première fois expérimentalement décelées. Les mêmes démonstrations sont faites en outre par M. BOUTARD au moyen d'appareils très simples, qui « désampèrent » sans « dévolter », et « réampèrent » à volonté, ou qui « dévoltent » sans « désampérer ».

2. Seconde génératrice qui a la propriété, par inductions spéciales, de multiplier et d'amplifier dans une proportion constante la quantité et l'intensité des flux engendrés par la première génératrice, dont infime est la puissance initiale nécessaire et suffisante pour produire l'induction : 22 milliampères et 200 millivolts. Par une suite d'induction successives en plusieurs appareils progressifs en grandeurs et reliés en séries, on multiplie à l'infini (et pour la première fois est démontrée l'origine historique du signe mathématique de l'infini) la quantité et l'intensité (« voltage » et « ampérage »), des courants continus de la génératrice initiale, sans aucune alternance de ruptures et de fermetures, sur des données polaires démontrant la fausseté des théories « scientifiques » jusqu'ici enseignées, de même que de celles ayant actuellement cours sur l'impossibilité de produire induction par courant continu sans ruptures du courant inducteur ; induction par ruptures qui ne donne du reste qu'un courant à « voltage » mais privé « d'ampérage » ; alors que les génératrices multiplicatrices

et amplificatrices ci-dessus engendrent à la fois « voltage » et « ampérage », et ce à volonté, origine historique des « fluxions » différentielles et intégrales.

Bien entendu, cette amplification se fait exactement de même, dans les mêmes conditions, avec un courant inducteur ayant pour origine les « dynamos » mécaniques actuelles, toutes mal conçues et toutes défectueuses par la méconnaissance de la forme fatidique du Champ de Force.

Des appareils de démonstration de cette nature, de dimensions réduites, ont été construits par M. Louis BOUTARD au cours de ses travaux. Il poursuivait la construction et le montage de ces génératrices amplificatrices à caractère industriel lorsque la guerre l'a privé du concours de l'ingénieur qui le secondait depuis 15 ans pour la préparation technique matérielle des éléments constitutifs, spécifiques et complexes de ces appareillages. Celui-ci, affecté au Laboratoire Central de Contrôle des Fabrications d'Armement, actuellement à Paris, a pu reprendre sa collaboration interrompue, mais on ne peut correspondre et l'envoi des éléments indispensables pour la reprise des travaux est toujours impossible.

3. Dynamo de volume très réduit, de forme toute spéciale, d'après les mêmes principes immuables, sur des données polaires entièrement différentes de celles connues et erronées, tournant sans résistance au mouvement gyroïde, génératrices de plusieurs courants électriques continus, « voltés » et « ampérés » *ad libitum*, à leur tour multipliables et amplifiables dans les mêmes conditions que celles sus-indiquées, actionnée par une force mécanique motrice quelconque, ou, bien mieux, par la force du courant continu, multipliées et amplifiées, de l'auto-générateur initiale.
4. Appareils d'induction générateurs d'atomes sexués et cellulaires (oeuf vivant primitif) de la vie végétale et animale, procréateurs d'hypostases organiques, identiques à celles de la nature : fécule, glucose, cellulose, acides organiques, nucléines stéatiques et oléiques, chromules colorantes.
5. Appareils d'induction de forme toute aussi spéciale, dans le champ de force duquel prend naissance, entre électro-magnétodes d'une conception particulière, un monstrueux protozoaire, en sac folliculaire rhopalique (en forme de massue), se déplaçant comme une torpille, bi-sexué (androgyné), et se reproduisant à l'infini, visible au champ du microscope au grossissement réduit de 300 diamètres, dont l'étude a été entreprise par des tiers en dehors de M. BOUTARD.

Par l'action directe de ce protozoaire herculéen sur de l'halfa (« *stipa tenacissima*, L. »), dont il assimile les parenchymes pour se nourrir et se reproduire, immergé dans des cuves, M. BOUTARD a résolu le problème, jusque-là considéré comme insoluble de l'isolement intégral des fibres cellulaires (sclérenchymes) de cette graminée. Un tonnage d'halfa a été ainsi défibré et la filasse a pu en être filée sur des métiers à jute industriels, sans modifications préalables.

Ce colossal infiniment petit, qui dans l'eau fait place nette de tous les microorganismes autres que lui, détruit victorieusement tout ce qui est parasitisme pathogène.

Par cette rapide et sommaire énumération, on voit que le cycle des travaux de M. Louis BOUTARD s'étend bien depuis l'origine du mouvement électrodynamique automatique jusqu'à celle de la vie.

Sommaire des travaux de philologue classique de M. Louis BOUTARD

Origine sémantique, religieuse et savante, des signes de l'écriture (*shmata*) ; caractères sacrés des lettres, étymologie de littera et de séma (*shma*)

Alphabet hellénique kadméen primitif. Mythe fondamental de kadmus. Sens de kadmois phoinikeos (kadmos foinikeos) : cadmus rouge sang.

Alphabets dérivés de celui-ci : déformés dans le phénicien et l'hébraïque, peu altéré en ti-finars berbères (tamecheq, dit touareg), transformé dans le bengali et le dêvanagari sanscrit, lettres caucasiennes empruntées par le Zend persan.

Erreur sacerdotale postérieure des dessins d'hiéroglyphes, partiellement érigés par la suite en système d'écriture égyptienne, substituée à l'écriture kuriologique première, faite populaire par l'enseignement public (Clément d'Alexandrie) pour transcrire la même langue déformée par l'usage démotique.

Explication détaillée de la célèbre « Table Isiaque ». Solution de l'énigme de la trilogie : pyramide, obélisque, Sphnix (la Sphinx et non le Sphinx, sottise de l'ignorance moderne).

Lois de formation kuriologique, religieuse et savante, sémantique et nullement phonétique de la langue hellénique, racines mères des autres langues terrestres.

Déformation phonétique populaire ou corruption de ces langues jusqu'aux débris informes des dialectes et des patois actuelles dénommés « langues modernes ».

Codes des lois phonétiques de ces déformations pour :

1. Les peuples européen, dit Japhétiques, puis Indous (et non pas indo-européens, et moins encore indo-germaniques, erreurs de la méthode grammaticale germanique de Bopp) ; langues de l'Indo-Chine : Annamite (Cochinchine, Annam, Tonkin) ;
2. Les peuples sémitiques : syro-chaldaïque, hébreu, arabe ;
3. Les peuples khamitiques : égyptiens, berbères de l'Afrique du Nord, Kabyles, chaouia, tachellit, tamazirt, tamaheq dit touaregs (œuvre du Père de Foucault) ; langue basque, ibère et celtibère ;
4. Les peuples du Nouveau Continent : maya du Yucatan ;
5. Les peuples de la Polynésie : langue de l'île Puynipet (Ascension), langue de Tahiti, et la Nouvelle Zélande ; dialectes de Tasmanie ;
6. Les peuples nègres de l'Afrique : système Bantou, Saouéli de Zangebar ; Malgache de Madagascar (Hova et Sakalave).

Gnose (dorie) antérieure au Christianisme. Herméneutique. Explication textuelle et herméneutique des débris latins du Cantique des Frères Arvales (travaux de Marini), et du Cantique Sacré des Prêtres Saliens à Rome. Traduction de la plus antique inscription latine, religieuse, dite de Duenus.

Gnose chrétienne. Déchiffrement méthodique des « Abraxas » gravés (dessins et inscriptions).

Numération comparée :

1. Figures des nombres ou chiffres ;
2. Nom des nombres ;
3. Sens étymologiques de ces noms et par conséquent de ces nombres. Étymologie de *arithmos* et *mathéma* : processus logique des dix premiers dispositifs du mouvement électrodynamique et organique ;

Travaux aussi précieux pour le savoir humain que pour la Vérité ethnique et historique faussée par une fausse science, d'une importance plus haute encore, dans l'ordre spirituel et moral, que les redécouvertes d'ordre expérimental, physiques, chimiques et organiques auxquelles se rapportent l'autre sommaire ci-joint.

Armand HATINGUAIS
(Ces sommaires datent de 1943).

République française

Ministère du Commerce et de l'Industrie
Direction de la Propriété Industrielle

Brevet d'Invention

XII. Instruments de précision, électricité
5. Production de l'électricité, moteurs électriques.
N° 591.115

Énergies magnétiques.

M. Louis BOUTARD résidant en Algérie (département d'Alger).

Demandé le 12 novembre 1924, à 9h15mn, à Alger.
Délivré le 2 avril 1925. – Publié le 29 juin 1925.

Lorsqu'on étudie les corps magnétiques, tels que fer-doux, fonte ou acier, on s'aperçoit par l'expérience que tous ces corps non aimantés au préalable, librement suspendus comme le sont les pendules ou dans la verticale, présentent naturellement et invariablement les deux pôles magnétiques, austral et boréal, et quelle que soit, par conséquent, leur position par rapport au degré magnétique d'inclinaison du lieu, et leur orientation par rapport au plan du méridien magnétique de ce même lieu. Leur pôle boréal est en haut, et le pôle austral en bas de la verticale du corps dit magnétique non aimanté ainsi considéré suivant une ligne zénith-nadir, ainsi qu'on peut s'en rendre compte au moyen de la boussole. Cette position des pôles, austral et boréal, est toujours invariable, ainsi qu'on peut le faire voir en renversant soudain, « la tête en bas », le fragment magnétique soumis à l'expérience.

Mais si, au lieu d'un corps quelconque de forme, on prend un disque de fer, d'acier ou de fonte, et qu'on l'oriente dans le plan du méridien magnétique du lieu, parallèlement à lui, on s'aperçoit que cette aimantation naturelle intrinsèque est le résultat de deux composantes :

1. zénith-nadir,
2. nord-sud terrestre,

formant croix magnétique.

Seulement, la résultante de ces deux composantes n'est pas, comme on le présume, un croisement magnétique simple, mais bien un chiasma d'empiètement l'un sur l'autre, de telle sorte que pôle boréal et pôle austral ont leur limite équatoriale suivant une diagonale formant un angle de près de 40° par rapport à la ligne d'équateur idéale ; et qui plus est, avec un maximum d'intensité en influx magnétique du lieu, vers 65° par rapport à cette ligne d'équateur idéale, ainsi qu'on peut s'en rendre compte au moyen des boussoles.

De même avec un globe.

C'est ce qui doit être pour la Terre, sphéroïde minéral, non masse entière de fer, mais simplement ferrugineux ; de sorte que les deux points de ses cercles : boréal vers 75°, austral vers 72°, considérés à tort comme ses pôles magnétiques, sont en réalité les deux extrémités de la ligne diagonale magnétique de maximum d'intensité, celle qui suit, rigoureuse, l'aiguille de la boussole, laquelle sollicitée par le flux magnétique au maximum d'intensité, s'y dirige, parallèle, en indiquant les deux extrêmes de cette intensité, et non, comme on l'a cru, la ligne même des vrais pôles magnétiques, lesquels coïncideraient alors avec ceux de rotation.

La Terre est donc un aimant naturel, mais non fixe comme est l'acier trempé ; car la trempe ainsi que l'aimantation artificielle ont pour effet coercitif de ramener la limite bipolaire magnétique au voisinage de l'équateur, et le maximum d'intensité vers 45°.

Les fragments magnétiques soumis à l'expérience sont-ils magnétisés par l'influence du sphéroïde terrestre, soumis lui-même à celle d'une immense croix magnétique universelle qui l'aimante, comme elle aimante les mondes, dont elle doit être l'axe ; ou bien ces fragments magnétiques sont-ils soumis, tout comme la Terre elle-même, à l'influence directe de cette croix magnétique infinie ? Seule pourrait le démontrer l'expérience qui serait faite dans l'hémisphère austral, où, dans le cas d'influence par la Terre, le pôle austral du fragment magnétique soumis à l'expérience devrait être dans le haut, et son pôle boréal dans le bas de sa verticale.

Quoi qu'il en soit, comme conséquence logique tout objet d'une matière magnétique comme le fer, ayant forme d'une croix ou potence à deux branches en parfait équilibre, suspendu comme le serait un pendule, et tournant librement sous son point de suspension, s'oriente immédiatement et de lui-même, après oscillations, et sans aucune aimantation artificielle, suivant la direction nord-sud. Il en est de même pour un objet en triangle isocèle, un disque ou un anneau, obéissant aux lois de la pesanteur.

De cette croix magnétique découle donc cette idée : solénoïde immense, magnétique vis sans fin, à immenses couches de spires, c'est-à-dire de tension, dont l'axe ou ligne centrale répondrait au nord-sud, sa perpendiculaire, constituée par les spires de tension, joignant le zénith-nadir (les points « zénith », tout comme les points « nadir », se confondant à l'infini).

En conséquence, afin d'atteindre séparément à tous ces points de tension (bipolaire et perpendiculaire) sur le fragment influencé, il n'est pas d'autre forme que la forme du cône, pour chacun des deux pôles magnétiques, autrement dit du rhombe ou cône double s'opposant par les bases, ou double pyramide, qui, gyrante, n'est qu'un rhombe. Et l'expérience démontre qu'il en est bien ainsi. Tout double cône ou pyramide d'acier (ou tout objet d'une figure dérivant soit du cône ou pyramide gyrante, soit du rhombe au losange), à l'état aimanté, présente, du fait de la conjugaison de composantes fluides, un maximum d'intensité à moitié de la hauteur de chaque cône, ou la moitié de son grand rayon ($H/2$ ou $R/2$), et ce, même à l'état statique. En mouvement dynamique, les deux forces magnétiques composantes doivent se mettre en tension, et leurs flux, variables d'intensité, peuvent être mis en sur-tension au moyen de pointes d'acier (elles-mêmes cônes allongés), fixées à différentes sections sur le pourtour du rhombe ou double pyramide.

On voit dès lors pourquoi les aimants les meilleurs, en forme de fer-à-cheval (par exemple, des machines d'induction dénommées magnétos), finissent toujours par se désaimanter, la position de leurs pôles étant contraire à la loi magnétique, alors qu'un rhombe en suspension doit rester aimanté pour toujours.

Chacun de ces cercles de pointes en mouvement rotatoire, à différentes sections sur le pourtour du rhombe, engendre donc variation de flux d'une pointe à l'autre sur le même cercle, et de flux à intensité différente d'un cercle de pointes à l'autre cercle de pointes.

Si, maintenant, l'on médite « sur la croix électromagnétique » d'Ærstedt, on peut conclure que l'on se trouve en présence d'un bicouple à équation quadrangulaire : énergétiquement et également sollicités par l'un et l'autre pôle (positif et négatif) de la force électrique, les deux pôles magnétiques (austral et boréal) de l'aiguille aimantée, se faisant équilibre, tendent à rester en croix par rapport aux deux pôles électriques : ils se calent mutuellement dans cette pénible position de tension énergétique réciproque dans le désir réciproque. D'où il suit que si l'on découplait ce bicouple, par la suppression brusque d'un des pôles magnétiques, les deux forces électriques feraient effort en même temps sur le pôle magnétique resté seul, pour s'unir avec lui, en formant un seul couple. Ce que confirme l'expérience.

Soit donc, d'une part, un courant électrique continu, et rendu circulaire par un solénoïde ; et, d'autre part, un rhombe ou double pyramide d'acier fortement aimanté ou excité vers sa ligne d'équateur par une ou des bobine d'induction électrique, muni de pointes acérées à différentes sections de l'un et l'autre cône ou pyramide, et mis en rotation pouvant atteindre une grande vitesse (par un moteur quelconque) sur un arbre vertical qui le tient en suspension par une bague isolante ou autre dispositif.

Ce rhombe en suspension, fortement aimanté, parfaitement bi-polaire, offrira donc à tous ses cercles de pointes, y compris celles fixées à ses sommets polaires, des prises de flux unipolaire à tensions différentes.

Ces cercles de pointes démontrent donc que l'on est en présence de circuits magnétiques dont les spires circulaires, s'emboîtant l'une dans l'autre, forment solénoïdes, ou un solénoïde à multiples couches de spires ou de tension, magnétique vis sans fin dont les flux sont en spires. D'où pointes en spires pour toutes les prises de flux.

Pour capter ce flux, unipolaire et magnétique, à ses cercles de tension différente, et le conduire dans le circuit électrique qu'il doit intercepter, l'expérience nous démontre que le meilleur, peut-être l'unique moyen, est un tube de mercure (simple tuyau de roseau ouvert à l'une de ses extrémités taillée en bec-de-flûte, et fermé par un nœud à l'autre extrémité, les autres nœuds-cloisons du bois ayant été percés au préalable) disposé obliquement devant le rhombe ; à tel cercle donné, dont les pointes recourbées viennent passer rapidement en mouvement rotatoire, et presque à les frotter, sur le bec ou les becs des petits tubes de mercure, dont on voit affleurer la petite bulle supérieure. Il n'est pas nécessaire que ces tubes soient des tubes capillaires. Plus le tube est lourd, mieux, semble-t-il, s'opèrent prise et transport de flux que le mercure canalise. D'où le rapport, déjà plus haut mis en lumière, entre la pesanteur et l'attrait magnétique dans l'attraction universelle.

Aussi faut-il un cohéreur pesant qui soit une résistance au triple confluent des fluides électriques et du flux ou rayon magnétique, un cohéreur à force de cohésion sur la décohésion intermoléculaire duquel ce triode fluidique prend force de cohésion, c'est-à-dire se cohère.

Cette cohésion du rayon magnétique sur les flux électriques doit toujours avoir lieu à l'abri de la lumière : obscurité, clarté lunaire...

Cette cohésion, vraie cause première de la fécondation sexuelle par la copulation d'un couple, est une fécondation, où l'influx magnétique, vraie force masculine, remplit son rôle de mâle, où l'influx électrique est la force femelle, stérile sans cette fécondation ; et elle produit en son état naissant un travail d'énergie créatrice organique, que l'on peut faire agir :

1. Quand le courant passe dans l'eau ;
2. Quand le courant, dans un gaz ou un mélange gazeux comme l'air, forme un arc sifflant ou oscille pôle à pôle du positif au négatif.

I. Courant dans l'eau. – L'énergie magnétique, par le tube de mercure, doit traverser le courant du circuit électrique, qu'il retarde sous le choc en le faisant tourner autour du cohéreur assailli dans le remous au confluent des trois fluides, tel l'écueil dans le remous au confluent de trois fleuves.

L'eau est décomposée en ses deux éléments, dont l'oxygène va vers l'anode et se dégage, ou oxyde cette anode lorsqu'elle est oxydable : aluminium, zinc ou étain... ; et l'hydrogène vers la cathode. Or si l'on alimente lentement d'un des gaz carboniques : anhydride ou oxyde, provenant de source quelconque, ou du carbone naissant qu'on peut appeler fumant, donnant le noir de fumée, combinaison s'opère entre ces gaz et l'hydrogène, et dans les proportions des vrais corps organiques.

Il en est de même avec le gaz des carbonates solubles (potasse, soude...), dont la base, sur l'oxyde de l'anode, donne un sel insoluble.

Lorsque la résistance solide est une masse de fer-doux, la substance organique engendrée, après passage à la lumière ou aux divers rayons : de l'infra-rouge jusqu'à l'ultra-violet, peut être mucilage, gomme, dextrine, glucose, fécule ou amidon suivant :

1. Que la prise de flux, sur le pôle boréal magnétique, est au sommet conique ou à la base du cône, au grand cercle de cette base, ou bien entre eux à une section intermédiaire ;
2. Que la vitesse de rotation du noyau magnétique, donc la fréquence de variation de son flux, est plus ou moins rapide ;
3. Que le flux est plus ou moins intense.

Il en est de même avec le pôle austral (cône inférieur et renversé du rhombe pyramidal), avec cette différence que les corps organiques engendrés vont de l'acide gras jusqu'à la glycérine.

Pour amorcer les réactions, il est bon d'employer une petite quantité d'eau sucrée (glucose et lévulose dissous) mélangée à l'eau-mère, ou une dissolution d'un carbonate (potasse ou soude, lessive de cendre).

- II. Courant dans un milieu gazeux (air). – Le mieux est d'employer, pour les pôles électriques, un bon oscillateur à boules, réglable à volonté, et chargé par l'induit d'une bobine à fréquence suffisante, avec l'extrémité du petit tube de mercure placée entre les boules, le tout fixé par des attaches sur un dur cohéreur-résistance parfaitement isolé (tenu en suspension par du fil isolant ou dans quelque corbeille, au-dessous de laquelle ou dans laquelle on peut placer un filtre : peau, feutre, etc.).

L'eau gazeuse doit tomber goutte-à-goutte sur le point de cohésion magnéto-électrique, dont le cohéreur, dégradé graduellement, se désagrège lentement, donnant naissance, selon sa nature physique et sa composition chimique, aux substances organiques naturelles des plus simples aux plus complexes, et selon les conditions sus-indiquées de prise polaire de flux, de plus ou moins d'intensité, en même temps que de vitesse et de fréquence magnéto-électrique.

C'est du froid qui se dégage, pouvant aller, suivant l'intensité de la puissance magnétique, jusqu'à congeler en givre l'eau filtrant goutte-à-goutte, alors que l'électricité, destructrice et thermique, ne produit que la chaleur. C'est donc bien l'énergie magnétique, énergie créatrice, qui engendre du froid ; c'est donc du froid, et non des calories, qui se dégage dans le travail créateur. Ce qui explique pourquoi les deux pôles magnétiques des planètes, comme la Terre, sont constamment glacés. Ce qui explique le dégagement du froid qui résulte de l'orage, se résolvant en pluie, neige, grêle et grésil, la foudre (éclair avec tonnerre) n'étant pas simplement, ainsi qu'on le croit dans le simple état de nos connaissances actuelles, une recombinaison du positif avec le négatif de l'électricité des nuages, mais une recohésion triangulaire magnéto-électrique, reconstituant l'éther en son état statique. Ce que l'on peut reproduire, en proportions réduites, avec l'oscillateur et son tube de mercure, si le volume des deux boules et la puissance en dynes donne à l'appareillage un potentiel puissant.

La jonction magnétique correspond, en effet, à ce que l'on fait en mécanique lorsqu'on conjoint l'élément « choc » à l'élément « vitesse » ; l'élément magnétique est comme un « coup de bélier » qu'on introduit dans l'élément « vitesse » du circuit électrique : d'où il

résulte une force conjuguée aux effets prodigieux. C'est un frein très puissant, qui, frottant dans le circuit, peut arrêter le moteur.

Et ce « froid » coagule, « prend en gelée », tel le lait qu'on y fait dégoutter goutte à goutte.

Les cohérents peuvent être minéraux (les plus divers ainsi que les plus complexes), végétaux (tels que le bois), animaux (os, corne, etc.), donnant au flux magnéto-électrique, qui les anime ou leur redonne la vie, l'infinie variété tant physique que chimique des substances organiques de la vie. Car la vie, tout ce qui vit, du végétal à l'animal, n'est qu'une effluve d'éther magnéto-électrique sur de la brute matière. Car c'est ainsi que prend corps l'énergie magnéto-électrique.

On ne peut songer à les énumérer. Pour en donner idée, lorsque ce cohérent est du quartz ferreux avec de la potasse (silicate de potasse coloré par du fer), c'est une vraie chlorophylle qui se crée, lorsqu'on l'expose ensuite à la lumière solaire.

Quand le cohérent est un corps basaltique, la substance organique engendrée est un mélange intime d'amidon, d'aleurone et de gluten, vraie farine de froment, l'azote de l'air atmosphérique étant assimilé chaque fois que le cohérent contient du calcium, et le phosphore organique semblant l'allotropique du calcium sous la double influence magnéto-électrique et celle de la lumière.

Suivant les cohérents divers, ce sont donc de vraies sèves végétales, appropriées aux divers végétaux, leurs engrais par essence, que l'on peut procréer, et fournir à la vie végétale, où tout se passe comme au cours des présentes expériences : du travail souterrain et obscur des racines et de la graine dans la terre minérale au travail dans la feuille à la lumière du ciel.

Quand le cohérent est un métal arsenical (arséniure métallique), on a des colorants vivants à la couleur inaltérable.

H/2 ou R/2 – Mais alors que les flux magnétiques austral et boréal engendrent en général les hydrates de carbone, la prise de flux au maximum d'intensité à H/2 ou 2/R (cône inférieur du rhombe) vient combler l'étonnement causé par la merveille qu'est un cône aimanté.

Sur un cohérent comme le schiste ardoisé (alumineux ou argileux) les deux gaz carboniques se trouvent décomposés, et leur carbone uni à l'hydrogène, formant hydro-carbure, qui à l'état naissant, à l'abri de la lumière, a une extrême puissance d'énergie destructrice. Dans son milieu, à son contact, la peau vive est piquée de vésicules, aucun germe morbide ne peut vivre, les corps deviennent imputrescibles.

Dans un avenir tout proche, cette force pénétrante donnera à la thérapeutique des moyens sans pareils : celui, entre autres, de détruire non seulement toute gangrène, mais encore le cancer accessible.

Dans l'ordre non thérapeutique, les enveloppes organiques protectrices (parenchymes) des végétaux tels que l'alfa, « *Stipa tenacissima* L. », la sparte, « *Lygeum spartum* L. », sont entièrement détruites, laissant à nu la fibre végétale.

Un avenir aussi proche démontrera comment peuvent prendre naissance les ferments figurés, les germes cellulaires, se développant d'eux-mêmes par scissiparité, quand l'eau gazeuse dégouttant sur un dur cohérent contenant du zinc, du fer et un peu de calcium, porté jusqu'à incandescence, répandra les sinus magnéto-électriques (les spores étant des spires) dans une dissolution sucrée, donnant naissance aux saccharomyces.

Mais lorsque le cohéreur, sous la triple influence magnéto-électrique à une très haute fréquence entre en phosphorescence, et en incandescence donnant chaleur et lumière pures, dont le rayonnement peut être aussi capté, conduit et être fait agir dans les milieux appropriés, par des tubes de mercure posés comme des antennes au devant du cohéreur, il faut prendre bien garde à l'influence dangereuse de ces puissants rayons sur la masse encéphale, dont le meilleur protecteur semble bien être un casque en peau rugueuse de squales (chiens-de-mer ou galuchats), en raison de leur silice tant biologique que minérale.

Voilà donc reconnu, rendu à son auteur, le tout puissant pouvoir, jusqu'ici méconnu, qu'on attribuait à faux à l'électricité, à la moitié du couple, dont le souverain rôle est à l'autre moitié, est au générateur : le fluide magnétique, la toute-puissance ou force primordiale qui domine l'univers et le tient en équilibre, celui qui sème la vie !

Et voilà reconnue l'inanité des théories de la science, qui, fondant la chimie générale sur les effets de la pile décomposant les minéraux électriquement, malgré que celle-ci fut sans effet sur les corps organiques, d'un côté concluait, sans souci de la logique, à l'« état électrique » des corps inorganiques aussi bien qu'organiques, cet « état électrique » ou l'ionisation devant tout expliquer : les phénomènes vitaux et ceux des matières brutes ; et de l'autre côté affirmait, au contraire, avec un illogisme non moins déconcertant, que le « chimisme » tout seul pouvait tout expliquer, alors que tout le chimisme était fondé sur ces effets de la pile ! Théories sans logique ! Hypothèses sans fondements !

Dans ce qui précède, il s'agit d'un courant électrique extérieur, pris à une source autre que celle du rhombe pyramidal générateur d'énergie magnétique. Mais il est clair que ce rhombe pyramidal aux vertus magnétiques découvertes peut être son propre générateur d'induction électrique. Les angles pyramidaux, créant variation de flux indispensable pour l'induction d'une force dite électromotrice, peuvent être remplacés par des stries ou cannelures, soit en lignes droites, soit en lignes courbes, sur la surface du rhombe.

L'induit sera donc un enroulement en arc, plus ou moins obliquement incliné autour et au plus près du rhombe, l'une des extrémités de cet arc pouvant être sur un pôle, et l'autre sur un autre, mais pouvant être aussi sur un seul et même pôle, la différence d'intensité fluide sur le même cône polaire créant la différence de potentiel pour l'induction dite électromotrice.

Avec un enroulement solénoïde, on a donc un courant continu, circulaire, et de plus onduleux, du fait que le flux de l'un et l'autre cône est à intensité variable de chaque sommet polaire au grand cercle de la base.

Pour augmenter la quantité de courant, et pour la transformer en force vive d'intensité (voltage et ampérage), par induction électro-électrique, on emploiera toujours le long cône qu'est le fuseau, strié ou lisse, droit ou recourbé, qui a les mêmes propriétés même à l'état statique, comme noyau magnétique pour l'enroulement, et l'enroulement solénoïde, des fils primaires et des fils secondaires.

Avec un enroulement approprié, le magnétisme naturel d'un rhombe d'acier suffisamment pesant, sans autre aimantation artificielle, peut suffire à créer un induit électrique, sous l'influence duquel l'intensité de l'aimant sera excitée d'autant, jusqu'aux limites de leur capacité mutuelle, par mutuelle induction réciproque, l'aimant créant le courant, qui fait croître l'aimant, lequel accroît le courant.

Résumé.

L'invention-découverte, formant un tout inséparable, peut se résumer ainsi :

I. Énergie magnétique :

1. Découverte d'une puissance magnétique formant une composante ayant un champ complexe aux rayons définis, tout autrement que par le vague des expressions « masse magnétique », « flux magnétique », « champ magnétique ».
2. Suspension et mouvement vertical du noyau magnétique.
3. Propriétés spéciales, comme puissances magnétiques, et inductrices par conséquent, des cônes et pyramides, et figures dérivées : rhombe, fuseau, losange, ogive ou arc-de-voûte, tant à l'état statique qu'en mouvement dynamique.
4. Pouvoir des pointes, droites, courbes, en spirale ou hélice, pour sur-tension et pour captage des flux.
5. Tubes de mercure tant pour capter les flux que les conduire au point de la conjonction ou triple confluent du triquètre ou delta magnéto-électrique.
6. Usage et rôle des cohérents.
7. Rôle de l'obscurité, et celui de la lumière, dans cette tri-cohésion.
8. Dégouttement de l'eau gazeuse.
9. Rôle des gaz du carbone, et du carbone naissant, ou de tous autres gaz, dans l'organisation moléculaire des substances organiques engendrées par l'énergie féconde magnéto-électrique.

II. Force électromotrice d'induction magnétique :

1. Angles, stries ou cannelures, donnant variation de flux, du noyau magnétique.
2. Induction magnéto-électrique sur enroulement en arc, et sur solénoïde.
3. Propriété du rhombe allongé en fuseau, droit ou courbe, strié ou lisse, comme noyau magnétique du bobinage des enroulements, pour l'induction électro-électrique par fil primaire et par fil secondaire, pour augmenter la quantité de courant, et le transformer en force vive d'intensité (voltage et ampérage).
4. Solénoïdes des enroulements pour ces mêmes bobinages.

Quant aux applications elles sont de deux sortes :

A. Physico-mécaniques :

Consistant :

1. En appareils d'orientation, semblables à la boussole en ses divers usages ;
2. En machines d'induction magnéto-électriques, quelle que puisse être, quant à son mode, l'aimantation du noyau magnétique inducteur.

B. Et physico-chimiques :

1. Productions organiques, selon les données ci-dessus : hydro-carbures ; hydro-carbones : glucose, fécule, acides gras ; glycérine ; corps azotés, colorants végétaux, latex ou sèves végétatifs...
2. Réduction des matières organiques, comme rouissage des textiles (alfa, sparte, etc.), ou dégraissage des suints, et des inorganiques.

Louis BOUTARD,
Chemin des Trembles, Telemly (Alger).

République française

Ministère du Commerce et de l'Industrie
Direction de la Propriété Industrielle

Brevet d'Invention

XII. Instruments de précision, électricité
5. Production de l'électricité, moteurs électriques.
N° 630.832

Énergies magnétiques (Perfectionnement au brevet n°591.115 du 12 novembre 1924).

M. Louis BOUTARD résidant en Algérie (département d'Alger).

Demandé le 12 novembre 1925, à 9h15mn, à Alger.
Délivré le 29 août 1927. – Publié le 9 décembre 1927.

[Brevet d'invention dont la délivrance a été ajournée en exécution de l'art. 11 § 7 de la loi de juillet 1844 modifiée par la loi du 7 avril 1902.]

Étant donné qu'un rhombe, ou double cône à base commune, d'acier ou de fer, à l'état naturel aussi bien qu'aimanté, présente un maximum d'intensité magnétique rigoureusement à la moitié de son grand rayon $R/2$ sur chacun de ses deux pôles, et que son pouvoir magnétique est d'autant plus puissant qu'il présente des rayures ou des stries formant angles ou des aspérités, il s'ensuit que ce rhombe de métal est un catalyseur d'un influx magnétique extérieur qui vient choquer ou heurter contre, en tension vibratoire, et en épouse la forme, comme il épouse la forme du gond de fer anguleux, librement suspendu par le coude et tournant sur lui-même, qui sans aimantation artificielle aucune forme croix ou potence magnétique et s'oriente de lui-même au nord-sud magnétique.

Ce que démontrent les expériences suivantes :

1. Lorsque l'on fait passer un courant électrique continu dans un fil conducteur enroulé sur un rhombe, non plus de métal, mais de bois, dont les cônes opposés par les bases sont très rigoureusement égaux, on constate, au moyen des boussoles, que l'intensité du champ magnétique développé va en croissant depuis le sommet du cône d'entrée jusqu'à $R/2$, ensuite décroissant depuis $R/2$ jusqu'au plus grand diamètre au grand cercle de la base, ligne de séparation entre pôles boréal et austral, où l'influx devient nul, — pour croître de nouveau sur le cône de sortie, c'est-à-dire l'autre pôle, jusqu'à $R/2$, et de là décroître jusqu'au sommet de sortie, — ces variations d'intensité de l'un et l'autre pôle se faisant équilibre. Il y a donc équipollence, avec deux potentiels, tant sur l'austral que sur le boréal.
2. Avec un enroulement sur un autre rhombe de bois à deux cônes inégaux : le grand ayant une hauteur égale au triple du rayon du grand cercle des bases ; le petit, une hauteur égale à ce grand rayon, dont le sommet forme donc un angle de 90° , ou inférieure à ce grand rayon, l'angle de sommet ayant au-delà de 90° , la ligne séparatrice entre pôles boréal et austral est toujours au grand cercle des bases, mais l'intensité magnétique de $R/2$ sur ce petit cône ou pyramide gyrate est le double de celle à $R/2$ sur la grande pyramide ou grand cône. Il y a donc rupture de l'équilibre entre les variations d'intensité de l'un à l'autre pôle. Il n'y a plus équipollence.

3. Il en est de même, si le petit cône est arrondi en dôme, coupole, ogive ; avec un rhombe de bois ayant par conséquent la forme d'une toupie. La rupture d'équilibre s'accroît plus encore.
4. Si le rhombe de bois est réduit à un cône, comme un sabot-à-fouet, jouet des enfants, et que l'enroulement se poursuive sur le plan de la base même, formant spirale comme sur un disque, la bipolarisation australe et boréale est toujours régulière, avec sa ligne séparatrice au grand cercle de la base, et le maximum d'intensité à $R/2$ de la spirale de cette base.
5. Si ce cône de bois se creuse en entonnoir, par conséquent avec le plus petit cône rentrant dans le grand, et que l'enroulement se poursuive dans le même sens à l'intérieur de ce petit cône, la bipolarisation australe et boréale est toujours au grand cercle de la base, et le maximum d'intensité à $R/2$ du petit cône d'entonnoir.

Ce qui démontre bien que ce champ magnétique est un solénoïde : couches de spires magnétiques s'emboîtant concentriques, dont une moitié, axipète, est en tension, sous l'effort vibratoire, avec l'autre moitié, axifuge, rigoureusement à mi-rayon : point fatidique, avec intensité croissante du centre à $R/2$, et décroissante de $R/2$ à la périphérie, comme l'indique la fig. 1.

Il y a donc deux flux austraux et deux flux boréaux : un flux axial, ainsi qu'un flux périphérique, austral et boréal, accouplés et soudés à $R/2$, s'étirant aussi bien en longueur qu'en largeur, en tension sur ce cercle sous l'influence du choc, du heurt et du cahot, aux spires tournant en sens contraires, que la forme du rhombe ou rhomboïde permet d'atteindre en toutes leur couches, comme en rend très bien compte la structure de l'oignon. Autrement dit : bi-couple magnétique parallèlement soudé en une monade neutre d'influx, qui tend à se mettre en croix sous l'influence du choc ou mouvement vibratoire.

Si, d'autre part, sur un fuseau strié de fer doux ou d'acier (double cône allongé ou courbé en croissant) on enroule formant nappe un fil un d'argent fin et doré à l'or pur, dont les extrémités sont laissées libres, et que sur cette nappe de spires de fil d'or on roule un fil de cuivre isolé (inducteur), au-dessus duquel on superpose plusieurs couches d'autre fil isolé bien plus fin (fil induit), on constate, au passage du courant électrique continu inducteur, qu'à la rupture et fermeture les induits électriques se produisent normalement. Mais si les deux extrémités du fil d'or magnétique, ou paramagnétique, fut-il plus fin qu'un cheveu, sont branchés sur les extrémités du fil de cuivre dénudé de l'induit, à la rupture et fermeture du circuit inducteur aucun induit ne passe plus. Nul « court-circuit » (*deus ex machina* des « techniciens »), car si l'on branche seulement l'un des bouts du fil d'or, de l'austral par exemple (et surtout abrité de la lumière, isolé dans de la laine, et de préférence un fil rugueux, crépu, contourné en volutes ou faisant zigzags), même absence d'induction. La nappe d'or a formé nappe de flux condensés, réservoir qui s'écoule simplement, par simple gravité, de $R/2$ à la pointe de l'austral, de l'amont à l'aval, par le canal du fil, potentiel suffisant, potentiel véritable, pour créer un courant, sans qu'il y ait un circuit, car si tous les cours d'eau, au potentiel desquels on a coutume de comparer le potentiel électrique, s'écoule bien en effet du haut niveau d'amont au bas niveau d'aval, on ne les voit point former de circuit, c'est-à-dire remonter à leur source, à leur niveau de départ, de l'aval à l'amont, sauf en passant par un tout autre état : de leur état liquide à l'état vaporeux, soit, en fin de compte, volatil, fluide.

D'où il suit :

1. Qu'un influx magnétique peut aussi être induit, comme l'influx électrique, sur un fil magnétique ou paramagnétique, comme sur le cuivre l'électricité ;
2. Qu'il peut être conduit, c'est-à-dire mis en marche, sur un de ces conducteurs, parallèlement avec le fer, et en croix par rapport aux courants électriques : inducteur et induit ;

3. Qu'il s'oppose au passage du courant électrique de l'induit dès qu'il entre en contact ; qu'il faut, par conséquent, pour qu'il y ait un induit électrique locomobile, autrement dit courant, en séparer l'induit ou courant magnétique.

En conséquence, si l'on remplit ces conditions fondamentales :

1. Découplément du bi-couple magnétique au point R/2 dans le champ solénoïde développé par les chocs vibratoires d'un courant électrique ;
2. Et rupture d'équilibre entre les variations d'intensité de l'un à l'autre pôle ;

à l'aide d'un conducteur en or, ou de tout autre corps paramagnétique, chacun des deux fluides : axial et périphérique, devra se mettre en marche, et former deux courants.

Pour la compréhension de cette proposition, il faut avoir présente à la mémoire la figure schématique 2, dont voici la légende :

I et I' désignent les flux axiaux : boréal et austral ;

O et O' désignent les flux périphériques : boréal et austral ;

K et K' désignent le flux du cercle R/2 au point d'accouplement et de désaccouplement, de soudure et de tension, des deux flux magnétiques bi-polaires.

Les volutes donnent le sens du tournoiement des fluides sur eux-mêmes : la plus grande l'emportant sur la petite.

Et comme les flux de sens contraires s'attirent, on peut voir d'un coup d'oeil tous les courants possibles et leurs combinaisons.

En raison de la rupture d'équilibre entre les variations d'intensité de l'un à l'autre pôle, les flux se mettront en marche du pôle à la plus grande intensité vers le pôle qui développe la plus faible, c'est-à-dire du petit cône vers le grand, autrement dit de R/2 de la coupole du rhombe ou dôme de la toupie, ce qui est proprement la clef de voûte, et quelle que soit sa polarisation : australe ou boréale.

L'expérience attentive démontrant que l'induction ou création de rayons et courants fluidiques, à commencer par l'électrique (rupture et fermeture, rapprochement, éloignement, d'un courant inducteur), dépend essentiellement et uniquement du choc ou heurt et du brusque mouvement, on prendra donc des conducteurs, tant inducteurs qu'induits, tant électriques que magnétiques, ayant des angles de chocs (non des fils ronds et lisses), qu'ils soient carrés ou bien striés, raboteux en un mot, sur les aspérités desquels le courant cahote et s'éclabousse, à tout moment, sur tout son cours, dans tout le champ de l'induction.

Soit donc un conducteur électrique inducteur : un gros fil de métal comme le cuivre, strié au préalable, par exemple en hélice, offrant alors l'aspect d'une vis, — ou tresse lâche de trois fils striés, — de sections différentes et de métaux ou alliages différents, si l'on veut. Ensuite, pour conducteurs des induits magnétiques, une chaînette de fils d'or (argent doré, alliage d'or et d'argent, etc.) fixée sur des lanières de cuir enroulées en hélice autour du conducteur électrique inducteur, donc oblique ou en croix constamment avec lui. L'ensemble, bien protégé par une spire de laine, qui abrite et isole la frise d'or, est alors enroulé (dextrogyre par exemple : boréal à l'entrée du courant) sur le bois de la toupie servant de moule.

L'induit d'or magnétique comprend donc trois tronçons :

1. Premier tronçon de I coupé à R/2 au cercle de K ;
2. Deuxième tronçon de I' coupé à R/2 au cercle de K'. Ces deux tronçons sont reliés l'un à l'autre par galerie ou passage intérieur, à même la forme de bois, au-dessous des cercles K et K' (dans le champ par conséquent des flux axiaux I et I'), comme le fait voir exactement fig. 3a, formant le circuit DD'.

3. Troisième tronçon allant de R/2 (cercle K) à R/2 (cercle K'), dans le champ des flux périphériques O et O', formant le circuit BB' (fig. 3b).

Enfin à R/2, au cercle K d'accouplement, donc de découplément, par conséquent d'effort énergétique, on peut intercaler un anneau ou couronne magnétique, qui s'induit d'un troisième flux impair, rupture alternative de la soudure des deux autres, mais tournant sur lui-même, formant le circuit KK (fig. 4), qui peut être accouplé avec son identique sur un anneau K'K', si l'on supprime BB'.

On a donc trois circuits de trois forces magnétiques, dont les fluides doivent toujours circuler sous de la laine, poil ou autres de même nature, isolants magnétiques, à l'abri de toute lumière.

Les deux extrémités de chacun de ces circuits viennent plonger au milieu d'éprouvettes contenant avec de l'eau, comme cohéreur et conducteur, une certaine quantité d'un corps brut minéral : sable ordinaire, fragments de marbre, etc., (suivant le corps organique ou seulement les effets qu'on désire obtenir), dont on recouvre les filons magnétiques.

Quand l'appareil fonctionne, un bien faible courant électrique (par exemple 2 volts) traversant l'inducteur, qu'il soit continu ou bien alternatif, suffit à faire induire et à mettre en mouvement les trois flux magnétiques, dont les chaînes conductrices, sous l'influence comme d'une lime invisible, sont bientôt irisées (circuits II'), ou noircies (dédorées et argent oxydé : circuit BB' et KK) sur tout le cours du contact avec le cohéreur, qui est lui-même limé et petit à petit miné, sans dégagement de chaleur, l'axial II' dégageant même un froid pouvant devenir intense jusqu'à congélation, celui de l'anneau KK tiédissant simplement.

Nul courant électrique ne parcourt ces conduits, dont les flux magnétiques, véritables atomes, déjà doué de volonté et de désir, ne s'avancent que lentement, de maillon en maillon.

Pour les mesurer, un « voltmètre » ordinaire suffirait, mais dont les conducteurs ainsi que les enroulements seraient faits des mêmes fils que ci-dessus, pareillement isolés.

Tout ce qui précède, pour la clarté et la simplicité de l'exposition. Mais comme les flux de II' et OO' de ce bi-couple sont tous deux parfaitement bi-polaires, avec une variation d'intensité, croissante et décroissante, ou double potentiel, sur l'un et l'autre pôle, comme on l'a dit plus haut, et vu avec la fig. 2, ils peuvent se dédoubler, produisant quatre courants :

1. Courant D de I ;
2. Courant D' de I' ;
3. Courant B de O ;
4. Courant B' de O' ;

Ce qui, avec celui KK' impair, produit donc cinq courants.

Il y a donc cinq puissances dynamiques, créatrices de toute vie organique, de trois forces premières, dont deux sont doubles en étant bi-polaires, dont la troisième, neutre et impaire, est l'union des deux autres.

Il est facile de voir que c'est à R/2, au cercle de la tension K et K', que ce produit, résultant du travail d'énergie magnétique, tout rayon ou courant d'énergie électrique, laquelle n'est rien en soi, rien que l'effet de la tension des deux forces magnétiques unies en une troisième : la monade de l'Æther.

Et, en effet, si sur ces rhombes de bois l'on enroule un induit électrique de fil fin, parallèle au gros fil inducteur dont il suit l'enroulement, en dedans ou en dehors de l'enroulement hélicoïde de la frise des fils d'or conductrice des fluides BB' de OO', il s'induit (que le courant inducteur soit

continu ou non) deux courants électriques continus, qui accompagnent en croix les courants magnétiques B et B' leurs metteurs en mouvement : un sur chaque pôle ; partant respectivement des cercles même K et K' jusqu'au grand cercle de base commune, ligne neutre où se neutralisent les deux induits allant à la rencontre, dont l'un dans le sens, et l'autre à contre-sens du courant électrique inducteur, — où il faut donc couper le fil conducteur des induits, magnétiques aussi bien qu'électriques, pour en faire deux circuits : l'un sur le pôle austral, l'autre sur le boréal de BB' ou O', et répondant non pas aux positif et négatif des dénominations usuelles et amphibologiques du courant électrique, mais bien à l'une et l'autre des électricités (résineuse et vitrée) constatées en statique, ayant chacune leur propre positif et propre négatif : niveau d'amont, niveau d'aval, qui font leur potentiel, — et répondant par conséquent aux deux courants contraires de rupture et de fermeture des bobines ordinaires d'induction.

Les variations d'intensité des deux flux dynamiques créant les potentiels peuvent donc encore se figurer d'une façon saisissante par le schéma de la fig. 5, formant réseau de losanges, forme de la vibration.

Les mêmes lois s'appliquant (mêmes effets des mêmes causes) à toute génération d'énergie magnéto-électrique, il s'ensuit que pour avoir une pile d'usage indéfini et « impolarisable », il suffit d'enrouler sur un sabot-à-fouet, comme celui des enfants, une étroite bande de zinc percée au préalable comme une râpe de cuisine d'une multitude de petits trous à bavures, et dans lesquels on soude une multitude de très petites pointes d'épingles ou camions (en laiton étamé, argent doré, etc.), recourbées crochet vers le bas, à partir du cercle R/2 jusqu'à celui du grand diamètre.

Plongée dans l'eau dans un vase en terre cuite, avec au fond un peu de chaux, conductrice électrique, qui se dissout, cette pile fonctionne à l'instant même, et sans se détériorer.

Sur le zinc conducteur, dont elles épousent la forme, les monades du bi-couple magnéto-dynamique viennent râper et se briser. Par les pointes qui l'écoulent l'un des flux magnétiques est lancé (B ou B' de O-O'), entraînant en travers l'énergie électrique de tension et de rupture du bi-couple : l'impulsion est donnée, le mouvement est créé, pour ne plus s'arrêter, — l'arrête seul au départ, et en route le contact, du lent flux magnétique qui hésite s'opposant au mouvement, et par suite au mouvement électrique, dont il cause seul l'arrêt, dit « polarisation », comme la mise en mouvement.

Une fois lancé cet influx magnétique, il faut donc l'écarter, l'annuler, sur un corps brut pesant, plus lourd que la chaux de l'eau, conductrice électrique : paroi rugueuse du vase, boule dépolie de terre cuite, masse de glaise insoluble avec la chaux du fond, etc. — On peut aussi parfaitement le recueillir en circuit à l'aide de deux petits tubes (bois, verre, poterie) contenant un peu de mercure que l'on met en contact avec des conducteurs pareils à ceux décrits. — Les autres flux pourraient être lancés et également conduits, au moyen d'autres pointes sur le reste de l'étroite bande de zinc perforée.

Sur les gaz carboniques ils peuvent produire dans l'eau, avec les cohéurs, les mêmes corps organiques que peuvent organiser les mêmes flux du grand rhombe strié, en acier aimanté, armé de pointes, tournant à basse fréquence, par les tubes de mercure géminés qui captent et canalisent, au retour de chaque période, l'écoulement du flux des pointes en mouvement rotatoire, — tandis qu'à haute fréquence s'organisent par II' les corps à saveur douce, par OO' ceux à saveur acide. Tubes de mercure, au ras des pointes du rhombe d'acier générateur d'induction magnéto-électrique, qui remplissent le même rôle que les frises de fils d'or conductrices avec le rhombe de bois, gabarit de l'induction électromagnétique qui vient d'être décrit, dont les effets sont identiques, sauf cependant qu'avec le rhombe d'acier générateur les prises de flux par le canal des pointes peuvent être infiniment variées, ces pointes pouvant se fixer à tous points de la tension circulaire.

Avec la pile, où la fréquence est faible, l'ensemble des grands flux II' et OO', en se recombinaut, produit une eau gommeuse. De sorte que ces petites piles, dont l'eau vive, renouvelée goutte-à-

goutte, s'en écoule goutte-à-goutte par un conduit à l'abri de la lumière, fournissent aux végétaux une sève incomparable, les principes organiques de la vie.

Résumé.

L'invention est donc la découverte de la loi qui régit l'origine des rayons et courants fluidiques, loi unique : choc, heurt, cahot, — pour la mise en tension, tant dans l'air que dans le vide, de deux forces dynamo-magnétiques bi-polaires, accouplées en bi-couple, parallèlement unies, très intimement soudées en une troisième, neutre et impaire, constituant la monade de l'Æther, qui vibre et se met en croix sous l'influence du choc, la force en croix qui s'est mise en travers (et, partant, en travers des rayons et courants électriques) s'opposant en effort d'énergie dynamique au mouvement de désunion d'où résultent deux rayons ou courants d'énergie électrique opposés, qui ne sont rien par eux-mêmes que les effets de la tension des deux forces de l'Æther, qui contient en puissance les sept forces premières cinq puissances magnétiques, deux puissances électriques.

Sans mouvement magnétique, pas de mouvement électrique ; pas d'électricité sans la croix magnétique ou sa tension solénoïde, dont par le rhomboïde on atteint toutes les spires, permettant de désunir, libérer l'une de l'autre, au cercle fatidique $R/2$, les deux forces dynamiques primordiales qu'attirent la pesanteur, dont elles semblent la cause, — ainsi que les séparer par leurs dédoublements, à l'abri de la lumière, en cinq forces isolées ayant chacune séparément des vertus différentes, tant mécaniques que physiques et chimiques (inorganiques et organiques), enfin biologiques, et différentes aussi pour une seule et même force suivant son potentiel en tension et fréquence ; cinq courants dynamo-magnétiques dont la lenteur gagne en puissance ce qu'un courant électrique consomme en pure vitesse.

Ce qui implique les conditions d'organes et organismes matériels ci-après, comme parties essentielles intégrant découlant de la présente découverte :

1. Croix ou potence à offices de boussole ;
2. Rhomboïdes, tant comme générateurs magnéto-électriques, que comme formes-calibres d'enroulements d'induction magnéto-électrique aussi bien qu'électromagnétique, semblable à ceux décrits :
 - a. En tant que générateurs de rayons ou courants magnéto-dynamiques ;
 - b. Et multiplicateurs (« survolteurs ») de courants électriques : alternatifs ou continus ;
 - c. Commutateurs ou redresseurs d'alternatifs en continus ;
 - d. Transformateurs en force vive d'intensité (« ampéreurs ») ;

Qu'ils soient de métal, de bois, de bois ferré ou de toute autre matière, pleins ou creux, avec ou sans galeries ou passages intérieurs, anguleux, arrondis, striés ou lisses ; qu'ils soient des rhombes parfaits ou seulement rhomboïdes ou coniques, des sections et segments de rhomboïdes ou seulement de conoïdes, cônes jumeaux égaux et inégaux ou tronc-de-cônes opposés par sommets, — en un mot dérivés de la merveille qu'est la forme du cône ou pyramide gyrante, rappelant la forme de poire, figue, fruit du lotus antique (tronc-de-pyramide polygonique), fruit de nénuphar (rhopalon des anciens, fruit dédié à Hercule, et vrai nom de sa « massue »), œuf enfin, l'œuf orphique, œuf premier de « Vita ex ovo », — comme toupie, sabot, pilon ou battant-de-cloche, fuseau droit ou croissant ;

3. Stries ou cannelures des conducteurs, tant inducteurs qu'induits, aussi bien magnétiques qu'électriques, qu'ils soient ronds, carrés ou polygones, tissés, maillés, tressés, en treillis, en torons, ou aplatis en lames, rubans ou feuilles gaufrés, crêpés ou estampés, en galons, broderies ou passementeries, - que ces stries soient latérales ou longitudinales, en lignes droites ou sinuées, ou tournant en hélice, ou simplement réduites à des aspérités, engendrant en un mot des reliefs ou le toucher raboteux, - et ce, même pour l'appareillage d'énergie magnéto-électrique ou électromagnétique actuellement en usage ;

Stries ou cannelures et accroissement des angles de toutes massues ou noyaux magnétiques actuellement en usage dans les machines ou appareils et bobinages magnéto ou dynamo-électriques ;

4. Corps paramagnétiques ou diamagnétiques pour l'induction et la conduite des rayons et courants magnétiques, ainsi que la construction de leurs instruments de mesure, tels que l'or, platine, mercure, — argent doré, alliage d'or et d'argent, d'étain et d'or, etc., — métaux pesants en général, paraissant dépasser la pesanteur spécifique du zinc ;
5. Cuirs, peaux et parchemins ; laines, poils, cheveux, crins, duvet de plumes, mêlés ou non d'étoupes, bruts, filés, tissés, drapés ou tricotés, comme isolants des flux et courants magnétiques ;
6. Conducteurs-cohéreurs : minéraux, végétaux, animaux, tels que marbre, silice, schiste ardoisé, fer arsénieux, etc., qu'on ne peut énumérer vu leur infinité, chacun d'eux exigeant une étude très complète quant à leur décohéSION inorganique par la magnéto-lyse ou par une magnéto-électrolyse au moyen des sept forces magnéto-électriques, soit séparées, soit en accouplements, — et quant à leur rôle propre dans les synthèses procréatrices de substances et matières organiques, dans les mêmes conditions, à tous degrés soit de tension, soit de fréquence ;
7. Pointes droites ou courbes, cannelées ou non, à hélice cylindrique ou hélice conoïde ;
8. Piles de zinc, cadmium, ou tout autre métal conducteur magnétique, en hélice rhomboïde, conoïde, etc., perforée comme une râpe, et munie de petites pointes, droites ou courbes, à usages magnéto-électriques, avec chaux ou autres corps conducteurs électriques, et masse de glaise, crue ou cuite, ou autre boule pesante, pour les flux magnétiques ;

Pour les applications en général des cinq forces magnéto-dynamiques soit seules, soit combinées entre elles, ou des cinq forces avec les forces électriques, à tout travail énergétique ;

Soit d'ordre mécanique : comme énergies motrices vainquant la force d'inertie ;

D'ordre physique : lumière phosphorescente et lumière sans chaleur, froid congelant, traitements thérapeutiques souverains, etc. ;

Enfin d'ordre chimique : en analyses et en synthèses, réduction des matières tant organiques qu'inorganiques, enfin procréation des substances organiques de la vie.

Louis BOUTARD,
Chemin des Trembles, Telemly. Alger

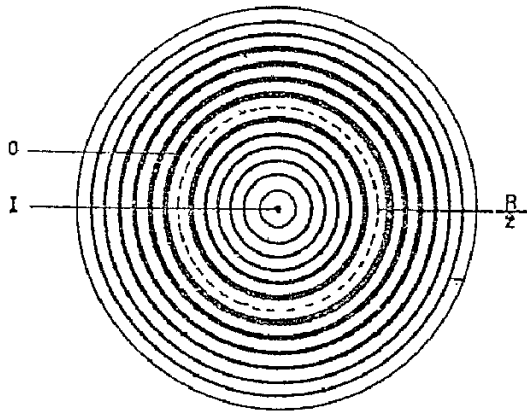


Fig. 1

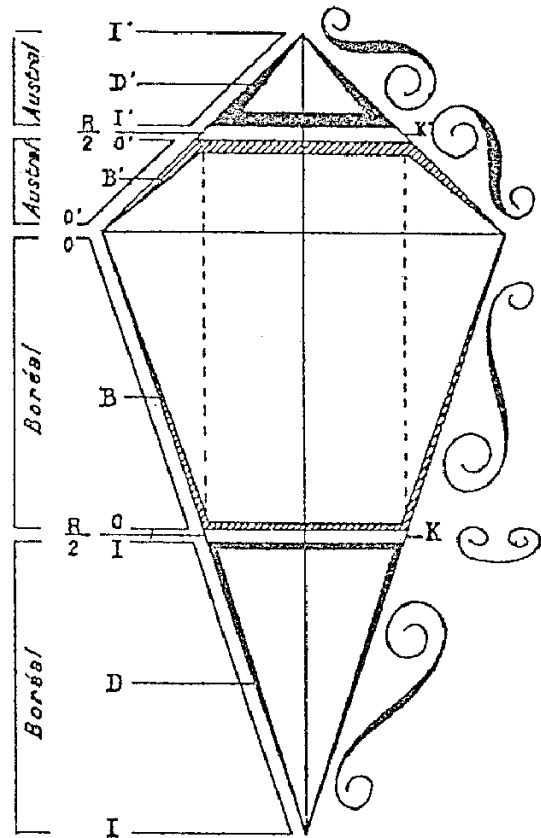


Fig. 2

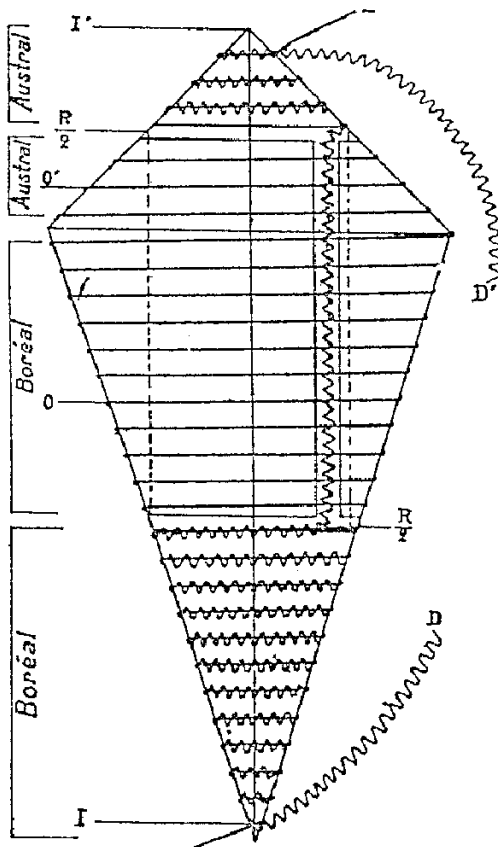


Fig. 3a

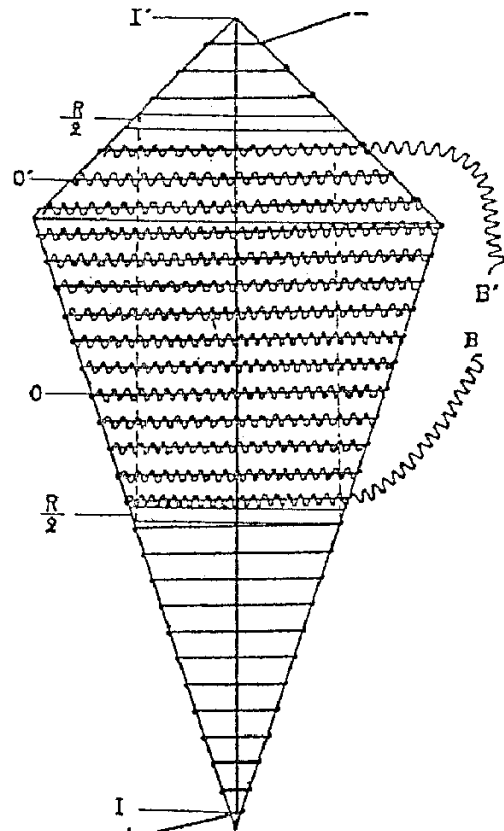


Fig. 3b

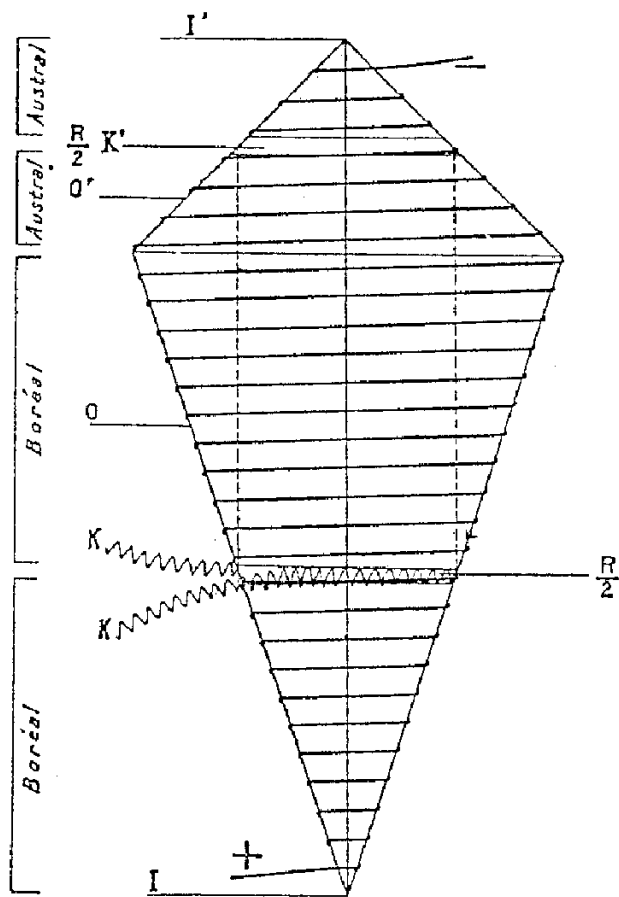


Fig. 4

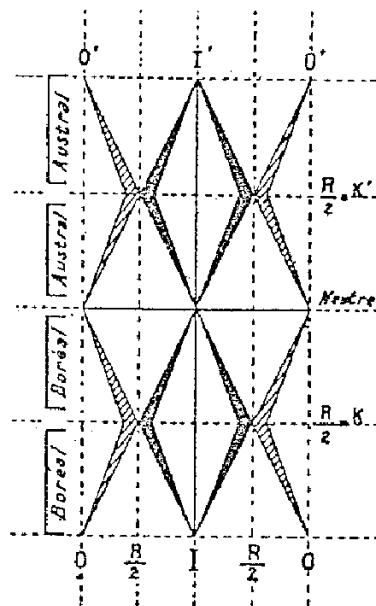


Fig. 5

République française

Ministère du Commerce et de l'Industrie
Direction de la Propriété Industrielle

1^{ère} addition au Brevet d'Invention n°630.832

XII. Instruments de précision, électricité
5. Production de l'électricité, moteurs électriques.
N° 33.826

Énergies magnétiques. (Perfectionnement au brevet n°591.115 du 12 novembre 1924.)

M. Louis BOUTARD résidant en Algérie (département d'Alger).
(brevet principal pris le 12 novembre 1925.)

Demandée le 12 novembre 1926, à 8h30mn, à Alger.
Délivrée le 28 août 1928. – Publiée le 25 mars 1929.

[Certificat d'addition dont la délivrance a été ajournée en exécution de l'art. 11 § 7 de la loi du 5 juillet 1844 modifiée par la loi du 7 avril 1902.]

Les précédents brevets français n°591.115 du 12 novembre 1924 et n°630.832 du 12 novembre 1925 démontraient que le champ de force magnétique est constitué par la monade d'Æther (monade seule ou en nombre infini) mise en tension de rupture par le choc, le heurt ou le brusque mouvement, en dehors de toute cause intrinsèque efficiente imputable aux métaux ou autres corps dits magnétiques, montrant une composante ou duel de forces fluidiques opposées, également bipolaires, qui tendent à se mettre en croix, formant solénoïde, dont le rhomboïde-solénoïde d'une étroite bande de zinc, tenant lieu de « pile », conduit aux mêmes démonstrations, qu'elle complète entièrement, révélant tout le complexe mystère du champ de force, avec les conséquences qui en sont le corollaire.

Le point critique de la soudure, donc de rupture, des deux forces fluides opposées en leur duel magnétique est très exactement au cercle R/2 anciennement figuré en coupe par le schéma *qoppa* ϱ, devenu la lettre Q (supprimée de l'alphabet cadméen par scrupule religieux, comme trop clairement figurative) ; en plan par le signe schématique *pi* (π), devenu la lettre P, selon fig. 1.

Ce point critique étant la source originelle de l'effet électrique par tension magnétique, il suffit pour causer cette rupture par tension de chaque monade, produisant un effet électrique, d'armer de petites pointes croches, conductrices magnétiques, les deux cercles de tension, austral et boréal, au point critique R/2.

Les monades, accrochées sans arrêt sur les couronnes australe et boréale, sont brisées par le choc et se séparent en atomes de deux sortes : les uns appartenant à l'axe, — les autres, à la périphérie, — en même temps qu'un courant électrique est produit, passant sur fil de cuivre comme dans les autres « piles ».

Or, si l'on met en suspens sous cette « pile » soléno-rhomboïde un poids lourd minéral, qui ne soit pas du métal, tel qu'une pierre non poreuse, on constate le passage d'une plus grande quantité électrique.

Le flux de l'axe, suivant l'attrait du poids, s'y est précipité de lui-même, constituant l'atome lourd de la monade brisée, dans l'eau pure du grand vase de terre cuite où cette « pile » est plongée. Et, en effet, on l'y peut recueillir en mettant en contact avec cette pierre pesante le moindre poids de mercure au fond d'un tube de verre, dans lequel descend un conducteur d'or fin ou simplement d'argent doré, isolé sous de la laine, que ce conducteur soit une chaîne continue formée de fils d'or crépelés, ou au contraire discontinue, formant comme un chapelet de grains d'or ou de boutons en fils d'argent doré, sur crin ou fil de laine.

À l'autre extrémité de ce conducteur, plongeant en éprouvette d'eau pure, et sans qu'il y ait « circuit » ni « fermeture » quelconques, ces atomes lourds arrivent lentement par bonds, formant une grappe de bulles (oxygène et hydrogène de l'analyse de l'eau) sur le métal précieux, sur lequel le carbone de l'oxyde et du gaz carbonique est réduit, irisant jusqu'au noir le brillant du métal.

Cette réduction est plus rapide encore si l'éprouvette contient de l'eau de chaux au lieu d'eau pure, — la chaux jouant le rôle de fournisseur constant en ces gaz carboniques puisés dans l'atmosphère. Pour se débarrasser de la chaux, il n'y a qu'à filtrer goutte à goutte sur du sable très fin et en couche assez dense. Ce qui est dit une fois pour toutes.

En même temps, le flux périphérique, atome léger libéré de l'atome lourd, est monté par les pores, en sautant, jusqu'au rebord du haut vase de terre cuite où l'on peut le recueillir par un autre conducteur en métal différent et moins lourd que celui sus-décrit (laiton, bronze d'étain ou bronze d'aluminium), discontinu ou continu, dans les mêmes conditions que celui du flux d'axe.

On peut encore le déceler sur le bord même du vase, où l'on fait s'égoutter un ou deux clous de fer doux, trempés au préalable jusqu'à oxydation à la surface de l'eau du vase de « pile ». Sous l'influence du flux, tout le bord ainsi touché passe lentement au rouge pourpre : colorant carburé que l'on peut recueillir lorsqu'il est desséché. Si la touche de l'oxyde est faite à l'extérieur au-dessous du bord du vase, la matière colorante carburée qui se produit est jaune d'or, — teinte qui se dégrade jusqu'au jaune pâle à mesure que l'on descend les touches au niveau de la couronne inférieure de la « pile », munie seulement de celle-ci.

Mêmes résultats si l'on met le conducteur sur un collier de bouchons (chêne-liège, bois-de-lierre, etc.) flottant à la surface sur le pourtour du vase.

Mêmes résultats encore, si ce conducteur se branche sur une couronne de bâtonnets de fêrula bien sèche, *Ferula communis L.*, posée comme en corniche sur le haut bord du vase, sans contact avec l'eau. Ce qui explique pourquoi, dans les pays méditerranéens, on met au cou des chattes en lait dont on noie les chatons, et qui meurent rapidement si on ne leur en laisse aucun à allaiter, un petit collier de bouchons : qui attirent et arrêtent au passage, des sinus cérébraux aux ganglions mammaires, par l'écoulement des poils, le flux périphérique léger, créateur, au dépens des glycoses, des mucléines lactiques, comme il sera démontré par ailleurs. D'où le nom latin du liège : *s-ûber*, littéralement « avec mamelle ». Et aucune chatte ne meurt, en dépit des sourires « scientifiques ».

Ce qui explique de même l'étonnant phénomène d'oxydante catalyse due au platine poreux, et uniquement en cet état poreux ou divisé (mousse ou éponge). Sur l'attrayant métal, le plus éminemment conducteur magnétique, la multitude éthérée des monades vient heurter, en tension vibratoire. Sur l'éponge de platine qui noircit, le flux périphérique s'amasse, infatigable et incessant générateur des acides organiques. L'étonnant phénomène est donc uniquement magnétique, le platine n'agissant « que par sa seule présence », comme les autres métaux dans tout champ magnétique.

La différence de poids entre la pierre pesante et le léger bois poreux a donc facilité l'écartèlement et la séparation en ses deux éléments atomiques de la monade disloquée par le heurt sur les pointes.

D'où le nom d'*A-tome* = section d'*Alpha*, la lettre A étant le signe schématique de la monade d'*Æther* en rupture par tension, comme le montre l'historique de cette lettre savante, — et non pas « insécable », contre-sens et non-sens, impossible fiction qu'on s'étonne de voir prise comme fondement matériel par certain scientisme. Ce qui révèle la nature des monades : un flux axial et bi-polaire, qui soudain libéré d'un flux périphérique qui l'enveloppe tout autour, se précipite en cercles axipètes verticaux, en chute accélérée vers un point dit *nadir*, mot-à-mot « de celui qui descend », du berbère, emprunté par l'arabe, *ader* : aller en bas, descendre, — alors que le flux périphérique, également bi-polaire, monte en cercles axifuges vers le point dit zénith, littéralement « avec le libéré », du berbère, emprunté par l'arabe, par l'entremise de l'espagnol : *c-énit* (avec l'accent sur la première syllabe). D'où l'équilibre de la monade à l'état neutre dans l'océan de monades, dénommé « vide » qu'est l'océan d'*Éther*, — la force zénithale impondérable faisant juste équilibre à la force pondérable nadirale, qu'elle tient en suspension jusqu'au choc de rupture.

Pour cette raison, c'est l'enroulement en entonnoir qui est nécessairement le meilleur. C'est la forme du cœur, laquelle est donc obligatoire pour perpétuer le mouvement.

L'écoulement électrique étant toujours meilleur si l'on enfonce le charbon d'électrode au-dessous du bas de la « pile », près de la pierre suspendue, il s'ensuit que ce courant fluide, simple effet de la tension magnétique à son anneau d'accouplement et de désaccouplement R/2 ou *qoppa-pi* ($\rho\pi$), suit le sort de cet anneau, qui est la cause de cet effet de tension ; et que, par conséquent, ce flux de l'anneau de rupture suit la loi de l'axe même, celle de la pesanteur ; il fond vers le nadir, en mouvement dextrogyre.

Il en résulte que le schéma 2a, montrant :

1. Le découplément, en tension latérale, les libérant l'un de l'autre, des deux flux magnétiques de l'axe et de la périphérie ;
2. Le respectif dédoublement, par tension de longitude, en boréal et en austral, de chacun de ces deux flux découplés, devenant uni-polaire : I-O et I'-O' ;

Se trouve réduit, dans le cas normal des deux flux découplés par rapport l'un à l'autre, mais non pas dédoublés polairement, à la fig. 2b.

De sorte que, le mouvement des austraux l'emportant sur celui des deux autres :

1. Le flux d'axe, bipolaire, I', réduit à un mouvement : celui de gauche à droite (sens des aiguilles d'une montre) ; est dextrogyre ;
2. Celui de périphérie, également bipolaire, O', réduit à un mouvement : celui de droite à gauche (sens contraire des aiguilles de la montre), est laevogyre.

(La double « croix de Lorraine », à traverses inégales, réduite à une « croix simple ».)

Sans avoir cette figure toujours présente à la mémoire, inutile d'entreprendre une étude scientifique.

Or l'expérience démontre que si l'écoulement électrique suit le sort de son anneau de rupture, lequel suit la loi de l'axe, celle de la pesanteur en mouvement dextrogyre, cet écoulement électrique ne peut jamais atteindre pour le neutraliser le flux axial et nadiral, qui peut par conséquent s'accumuler, concomitant et sans détente, en même temps que le fluide électrique, sur un même corps pesant, conducteur électrique : de métal par exemple. Ce qui se trouve appliqué, mais sans que l'on sache pourquoi, dans le champ de force qu'est l'« accumulateur ».

Mais si ce dit corps pesant est autre qu'un métal conducteur, ou s'il n'existe pas, le fluide de tension électrique tend toujours à suivre dans sa marche et jusqu'en son mouvement l'autre flux zénithal de la périphérie, lequel, très lent, se laisse toujours atteindre. Et c'est pour cette raison qu'un courant électrique (pour conserver cette dénomination actuellement en usage, malgré qu'elle soit fort vague) s'accompagne, et toujours, en proportion plus ou moins grande, de l'influx zénithal de la périphérie.

On peut le voir facilement au moyen d'une vieille « pile » ordinaire, dont le « poreux » hors d'usage, n'arrête plus pour le travail chimique du « sel », dit « dépolarisant », le flux périphérique léger, qui bondit dans le courant électrique qu'il tend à annuler, et dont les soubresauts violents sont si brusques et rapides que l'aiguille du « voltmètre » sursaute en bonds désordonnés, comme le cœur d'un malade atteint de fièvre.

C'est donc bien lui le « meneur » des fameux « sels grimpeurs » qui montent par les charbons, franchissent le rebord des vases de pile non enduits de paraffine, pour suivre obstinément le « courant », — tendant à l'annuler, du moins en apparence, mais plus exactement à le modifier.

L'évidence est la même si avec cette vieille « pile » ou celle ci-dessus décrite, on branche le positif, même sans fermer le circuit, sur un rhombe d'induction précédemment décrit. Que le conducteur de cuivre, inducteur électrique, soit continu ou même discontinu, l'induction magnétique sur chacun des tronçons, discontinus ou continus, se produit normalement.

Il suit de là que ce sont les fluides magnétiques qui conduisent l'écoulement de leur tension électrique.

En conséquence, dans tout champ de force magnétique, le diamètre le plus grand d'un poids lourd (comme le fer, par exemple, pour des effets puissants) détermine la limite de l'axe magnétique, dont le flux est absorbé par le poids de cette masse même, la surface anguleuse constituant la paroi sur laquelle se produit la tension vibratoire, si on l'enroule d'un revêtement léger, et spécialement poreux : aubier, terre cuite, os secs, — lequel absorbera le flux périphérique, dont il délimitera le rayon. Véritable coin de bois à côté d'un coin de fer, et d'une puissance égale, qui double exactement l'effort de la tension, achevant la disjonction totale facile des deux forces d'Æther dans l'intervalle laissé entre l'axe pesant et l'entourage léger. Simple fusil d'acier dans un tube de roseau.

Application au « redressement » d'un courant électrique appelé alternatif. Un tel courant comporte réellement des tronçons différents tournant en sens inverse, dont les uns (laevogyres, sur l'austral) traînent les autres à la remorque (boréaux, dextrogyres) attendu que ces derniers ne peuvent devenir locomobiles que lorsque se mettent eux-mêmes en marche, en mouvement de translation, les tronçons électriques de l'austral au mouvement laevogyre. La fig. 3 en indique le schéma.

On peut soit le redresser tel quel, soit le bifurquer en dédoublant son conducteur de cuivre. « Redresser » veut donc dire imprimer un mouvement de direction, et de même direction. Par une nécessité fatale, cette direction doit être laevogyre, car c'est le flux bi-polaire laevogyre de la périphérie qui, au travers du bois du tube sec de roseau, échappant à l'emprise de l'anneau électrique du champ de force créé, agrippera au passage le courant électrique inducteur à redresser, lui imprimant son unique direction en mouvement laevogyre. Ce qui se trouve efficacement facilité si le fil de l'inducteur et courant à redresser, dans le trajet du champ de force, est aussi conducteur magnétique zénithal, c'est-à-dire s'il contient, par exemple, zinc, étain, aluminium, soit en couche mince, soit en alliage.

Ce sont donc les courants à redresser qui sont les créateurs du champ de force redresseur.

L'enroulement du laiton, sous enveloppe perméable à l'influx magnétique (lin, chanvre, etc.), se fait donc sinistrorse sur la canne de roseau, commençant par le bout inférieur, point d'entrée du courant, où se crée un austral. La canne doit être verticale, afin de faciliter l'écoulement continu de l'axial au nadir par le bas du fusil aiguisé en pointe fine. Sur le schéma n°4, l'enroulement inducteur à redresser est porté à dessein à côté du champ de force du tube (au lieu d'être enroulé autour) afin de faire mieux saisir le détail de ce qui se passe.

L'effort énergétique de la tension bi-magnétique, dans le vide laissé entre le bois et l'acier, y crée un anneau électrique sans issue, résistance qui se transforme en chaleur, — appareil à effet comparable à celui du sabot d'enrayage constitué sur une roue par une semelle ou patin de bois sur le fer de la jante. Cette chaleur, qui peut être très intense, suivant l'intensité du champ, pouvant nuire à la trempe du fusil employé, il y a lieu de la faire remédier par elle-même à son mal, la faisant absorber par deux couches d'isolants : détrempe de suie dans un peu d'huile de lin sur l'acier du fusil, poudre de gommes et de résines avec de l'huile de lin remplissant l'intervalle. Ainsi dès que la chaleur s'élève, les résines, qui l'absorbent, tendent à fondre en vernis, et la suie fait office de ciment.

Ce n'est pas autre chose qui se passe dans les « redresseurs » actuellement en usage, de même que dans les « cohéteurs » pour les ondes dites « hertziennes » (tube à limaille de fer, fragment de galène, gommes-gélatines, etc.), qui ne sont, on le voit, que des « redresseurs » de courant. — Dans l'ampoule de mercure, le courant à redresser, au lieu d'être extérieur (comme il pourrait aussi bien l'être sur une ampoule clissée) pénètre à l'intérieur, sur vapeur de mercure, y créant un champ de force, dont l'axial se disjoint par l'attrait du mercure où il se précipite, suivi, mais sans effet neutralisant, par l'anneau circulaire électrique du champ de force, sous l'influence desquels commence à tourner le mercure en mouvement dextrogyre, la chaleur résultante se consommant à le faire évaporer, — tandis que le flux périphérique léger, attiré par le verre de l'ampoule et la légère vapeur du mercure vapoureux, s'empare avec violence du courant inducteur à redresser, c'est-à-dire diriger, et l'entraîne en sa valse laevogyre directrice-conductrice.

Cette canne creuse à épée, qui n'est autre que le *dolôn* hellénique et mythique, comme le « roseau d'Isis », n'est donc, en réduction, que le « fascis » religieux du *Flâmen dialis*, puis plus tard, par plagiat, du Licteur politique : hache d'acier magnétique étroitement enveloppé de brins d'aubier, tout enlacés de bandelettes conductrices, *fasciae*, du flux léger périphérique écarté par l'autre hache de bois qu'est la fascine d'osier, fagot fascinateur. Appareil merveilleux, qui est non pas seulement le symbole, mais l'organe idéal de l'absolue désunion.

Mais l'anneau électrique circulaire du champ de force créé, consommé en pure perte en créant de la chaleur, peut être recueilli autrement dit induit, et entrer en mouvement de translation (mouvement locomobile), pourvu qu'il soit conduit, car il ne peut y avoir écoulement électrique que s'il y a écoulement magnétique, et écoulement électrique dans un sens défini que s'il y a en même temps écoulement magnétique voyageant obliquement avec l'autre, qu'il entraîne et qu'il guide.

Appareil amplifié. — Soit un pivot d'acier, toujours à angles vifs ou à paroi striée, appointi des deux bouts, pour l'accès sur les tours circulaires de l'axe bi-polaire magnétique, — et recourbé en arc, dans le seul but d'augmenter la tension, tant latérale que longitudinale, en évitant l'affinité mutuelle des deux axiaux austral et boréal, au désir réciproque.

L'inducteur électrique qui s'enroule tout autour en une hélice dextroverse, gros fil de cuivre pur, portera trois tronçons de conducteurs magnétiques enroulés en hélice à l'entour de lui-même, mais sans contact aucun :

1. Un tronçon sinistroverse, pour la pointe boréale ;
2. Tronçon dextroverse, sur la paroi de découplément que constitue le pivot d'acier en son plus grand diamètre ;
3. Et un troisième, dextroverse, pour la pointe de l'austral.

L'induit, à la fois magnéto-électrique, se compose d'un fil fin (cuivre pur) et strié en hélice, autour duquel s'enroule en hélice sinistroverse, mais sans aucun contact, le conducteur de l'induit magnétique périphérique léger, entraîneur de l'induit électrique.

Ces divers conducteurs des induits magnétiques sont d'étroites bandes de cuir portant et isolant une chaîne interrompue, discontinue, soit de pointes croches, soit de granules métalliques (boutons ou perles), anguleux ou striés, de nature différente, de poids aussi différents, pour chacun des influx de l'axe et de la périphérie et de leur anneau d'accouple :

- a. Crochets d'or, d'argent doré, d'alliage d'or et d'un cinquième d'argent, d'amalgame de mercure avec or ou argent, etc., ou granules identiques, pour les bandes de l'axial et du cercle de rupture sur le pourtour de π (π), sur lequel des granules ou crocs de fer pourraient être employés ;
- b. Crochets de laiton, de bronze, de cuivre-aluminium, en granules (perles creuses) identiques, pour les bandes de l'influx sur la périphérie.

En effet, si ces chaînes conductrices sont sans interruption, formant ligne continue, l'écoulement électrique du champ de force créé y poursuit les influx : sur le pourtour de $\rho\pi$ - π ($\rho\pi$) l'alternatif de la rupture qui est cause de l'effet électrique ; et dans l'induit sur la périphérie le zénithal léger, — et rien ne passe par le fil de l'induit électrique.

La progression par bonds des atomes magnétiques peut mieux se comparer qu'aux mêmes sauts vibratoires de l'escarbot-sauterelle (genre « Elater »), nommé encore taupin, et aussi forgeron-maréchal, en raison du petit bruit vibratoire qu'il produit en sautant, justement comparé à celui du marteau sur l'enclume, « sauts périlleux » bien étudiés et bien décrits par les naturalistes.

Par-dessus l'inducteur enroulé de gauche à droite, son induit magnéto-électrique, disposé comme susdit, s'enroule de droite à gauche, les deux pointes boréale et australe restant libres.

Enfin, l'ensemble est enlacé par un clissage ou enroulement aussi serré que possible de brins longs et flexibles, dont les meilleurs (en dehors de l'osier, du garou ou saint-bois, *Daphne cnidium* L., des jeunes pousses de figuier, etc., pour des faisceaux à grande puissance) peuvent être les plus divers ;

Gramon-de-montagne, *Smilax aspera* L. ;

Fragon, *Ruscus aculeatus* L. ;

Viorne, *Clematis vitalba* L., etc.

Les détails de chaque pièce de cet appareillage sont donnés par la fig. 5. Ils ne sont autres, d'ailleurs, sauf l'ordre vertical, que ceux donnés par la deuxième colonne de gauche du grand panneau à quatre colonnes dont les signes sémantiques expliquent les enroulements des quatre arcs qui entourent en colliers le haut col strié du divin « Bélier » de force, du « Bélier » inducteur, dont le mouvement rotatoire d'encolure est admirablement rendu par l'artiste puissant qui grava cette figure de prodige sur le mur de granit du grand temple d'Ammon, comme le reproduit le cliché qui accompagne la fig. 5. — (Quant aux signes sémantiques des trois autres colonnes, qui parlent par eux-mêmes, ils sont maintenant bien faciles à comprendre. Expliqués en détail, réalisés par l'expérience, ils seront divulgués au moment opportun, quand sera donnée la clef, désormais découverte, des signes schématiques qui sont l'alphabet même de la langue rituelle universelle connue sous le nom classique de langue Kuriologique, souche de nos langues profanes et de leurs signes d'écriture ou lettres alphabétiques).

C'est donc bien la tension latérale, l'étirement en largeur, qui est fondamentale. Car c'est elle qui provoque la scission, au point critique et capital $R/2$, et l'ouverture béante du champ de force d'Æther, produisant l'effet double électrique.

C'est encore la tension qui provoque l'étirement entre chacun des cercles du flux d'axe magnétique, de même qu'entre chacun des cercles du flux périphérique, produisant des effets qualifiés « parasites », tous pris pour « électriques » et confondus ensemble, dont ils diffèrent radicalement, comme ils diffèrent entre eux, aussi bien physiquement que chimiquement.

Soit trois effets de tension :

1. L'effet de tension critique au cercle R/2 est l'effet Électrique, du nom d'*Elec-tryôn* ou *Electrôn*, générateur mythique d'Electre = Alcmène, « épouse » d'Amphi-tryôn, et redoutable mère de la Force d'Hercule ;
2. L'effet de tension entre chacun des cercles du flux périphérique est l'effet *Dionique*, du nom de *Dionè*, « mère » d'*Aphrodite Epitragia* : celle qui suit le « Bouc » mystique ;
3. L'effet de tension entre chacun des cercles du flux de l'axe est l'effet *Palladique*, du nom sacré de *Pallas* = « vibrante par chocs », *Pallas optilétis* : sa lumière pure étant phosphorescente comme celle du ver luisant ; *Athènè glaukôpis* : à qui sont consacrées la chouette et les huiles phosphorées comme les graisses du cerveau, siège de l'Intelligence.

Il est clair que le « faisceau » magnéto-électrique, aussi bien droit qu'en arc, ne peut, par son dispositif obligatoire, que donner la tension électrique ainsi que les écoulements totaux, uni-polaires ou bipolaires, des deux flux de l'axe et de la périphérie, ainsi que celui de leur cercle de tension, mais sans aucune séparation ni isolement analytique dans l'infinie variété de chacun de ces influx, dont les propriétés diffèrent selon les tours des cercles de leurs propres tensions. Ce que le rhomboïde seul peut permettre d'obtenir.

Il est convenu, avant de poursuivre, qu'il faut entendre par inducteur ou moyen d'induction magnéto-électro-dioni-palladique, une cause de chocs quelconque : vent, eau courante, mouvante ou déferlante, dégringolade de roches, coups sur un sistre, tambour de basque ou tambourin, etc. pouvant accélérer le mouvement naturel des monades de l'Æther. Si l'on prend de préférence, comme moyen d'induction, un courant électrique ou magnétique quelconque, déjà préexistant, c'est uniquement comme moyen plus commode d'avoir une cause constante de chocs par ces forces en marche, mais sans rien de plus.

Soit donc un courant électrique comme moyen d'induction. Mais afin de simplifier, l'exposé sera réduit au seul cas de la tension au point critique R/2 montrant comment y séparer dans les induits l'écoulement magnétique de l'écoulement électrique, ou au contraire comment les réunir, — les mêmes dispositifs pouvant être employés pour la séparation ou pour la réunion, dans les induits périphériques : de l'écoulement magnétique et de son effet de tension ou écoulement diônique, — dans les induits axiaux : de l'écoulement magnétique et de son effet de tension ou écoulement palladique.

Pour accroître l'étendue de la tension sur ce point mitoyen de la rupture bi-fluide, au lieu de limiter ce cercle à une ligne circulaire théorique, il convient de décoller sur un pôle, boréal par exemple, le rhomboïde de bois lourd servant de moule jusqu'au pourtour de cet anneau en l'allongeant tant que l'on voudra, même au delà de la ligne neutre entre l'austral et le boréal par évidence de l'austral. L'autre pôle sera réduit à une calotte hémisphérique ou ogivale, ou à un cône qui peut être tronqué, formant « tête de massue », et dont le plus grand diamètre sera donné par R, — comme *a* et *b* de la figure 6.

Afin d'être uniforme d'un bout à l'autre de sa longueur, l'inducteur électrique (gros fil de cuivre pur et strié en hélice) portera en hélice 5 tronçons d'enroulements magnétiques, mais chacun d'eux formant une ligne interrompue, discontinue :

1. tronçon, sinistrorse, pour l'axial de la pointe boréale fait de crochets d'or, argent doré, etc., sur étroite bande de cuir doublée en dessous d'une autre bande pour éviter contact avec le fil de cuivre (électrique inducteur) sur lequel il s'enroule ;
2. tronçon, dextrorse, pour $\varphi\pi$ boréal, fait des mêmes crochets d'or, argent doré ou amalgame, fer et plomb, avec mêmes bandes de cuir ;
3. tronçon, sinistrorse, pour le périphérique boréal et austral non dédoublé, de petits crochets de laiton, bronze, etc., avec mêmes bandes de cuir.
4. tronçon, dextrorse pour $\varphi\pi$ austral (comme le 2^{ème} tronçon) ;

5. tronçon, dextrorse, pour l'axial de la pointe de l'austral (comme le 1^{er} tronçon).

Cet enroulement avec pointes croches est donc exactement semblable à celui employé pour l'étroite bande de zinc servant de « pile » soléno-rhomboïde.

Dans cet état, les 5 tronçons fonctionnent séparément, conduisant l'écoulement magnétique afférent dont les atomes bondissent par sauts d'une pointe ou d'un granule à l'autre : les axiaux assez vite, lentement ceux de la périphérie, séparés des fluides de leur propre tension : électrique, diônique, palladique, qui ne peuvent suivre que sur un conducteur sans solution de continuité, et obliques par rapport à leurs causes de tension.

Des clous de fer, enfoncés dans le pivot servant de meule entre les spires de l'enroulement, augmentent le potentiel par sur-saturation.

Par-dessus l'enroulement, entourer, comme toujours, d'un clissage aussi dense que possible.

On devine assez quelle peut être la fréquence multipliée à l'infini par ces cardes et ces râpes, dont la longueur peut être démesurée, aux pointes croches ou granules innombrables.

Pour faire suivre sur les mêmes conducteurs les atomes magnétiques par les fluides de leurs propres tensions ou de leurs chocs vibratoires : électrique, diônique, palladique, il suffit d'insérer entre cuirs, à la base des crochets ou granules, en contact avec eux, une soutache ou une frise conductrice continue de même métal.

Et dans le cas étudié, les tronçons 2 et 4 doivent être réunis, par passage intérieur, ou le tronçon 2 s'avancer sur l'austral, pour qu'il y ait un courant électrique entraîné dans un même écoulement avec le flux alternatif de $\varphi\pi$ réduit au seul mouvement prépondérant de l'austral, au mouvement dextrogyre. C'est ce couple énergétique sexuel qui constitue l'*Hêrakleïè bia* ou Force Héracléenne, qui dans cet état est un désoxydant pouvant donner naissance à des hydro-carbures. Et dans ce cas, l'écoulement électrique tendant à être parallèle à la ligne inductrice, les deux bandes des tronçons 2 et 4, au lieu d'être enroulées en spire, peuvent être repliées et ourlées, engañant l'inductrice.

Mais au contraire pour recueillir séparément les effets fluidiques de tension : électrique, diônique, palladique, il faut qu'il n'y ait aucun contact entre le fil métallique continu de leurs conducteurs et les chapelets discontinus des atomes magnétiques, — lesquels fils continus peuvent être :

- Cuivre pur pour l'électrique ;
- Argent pur pour le diônique ;
- Et or pur pour l'induit palladique, alors que les crochets ou granules métalliques des conducteurs discontinus des atomes magnétiques peuvent être remplacés :
 - Pour les périphériques, par de petites perles creuses (verroterie, fausses pierreries) ou billes poreuses de liais-férauli — semences vidées de leurs graines : fruits hérissés de sainfoin, « *Onobrychis caput-galli Lam.* », « *Onobrychis satira Lam.* » (esparcette) ; noyaux vidés de micocoules, *Celtis australis L.*, noyaux percés d'azedarach, *Melia azedarach L.*, de merises, *Cerasus arium D.C.*, — petits coquillages vidés aquatiques ou terrestres, etc.) ;
 - Pour les axiaux, par des graines pleines comme celles du poivrier, *Piper longum L.*, du gattilier. *Vitex Agnus-castus L.*, (d'où son nom d'« Agneau-chaste »), noyaux lourds de jujubier sauvage, *Zizyphus lotus L.*, etc ;

Enfilés en chapelets, avec des intervalles, soit sur crin, soit sur laine.

Maintenant pour isoler l'un de l'autre les atomes magnétiques à chaque tour circulaire de leur propre tension, dans le but d'utiliser l'énergie spécifique qui est propre à chacun, douée de vertu différente tant physique que chimique, il suffit d'allonger tel anneau circulaire dont on veut obtenir l'énergie, au lieu de le limiter à une ligne circulaire théorique (fig. 7), comme il vient d'être dit pour le cercle critique $R/2$.

Le nombre de ces tensions, autrement dit de ces anneaux circulaires, peut être considéré comme infini ; mais en pratique, comme le montre l'expérience, il peut se réduire à 3 sur chaque pôle des axiaux, à 7 sur chaque pôle des flux périphériques, comme l'indique fig. 8.

Or l'induction, comme déjà dit, dans le champ de force d'Æther, est à deux temps distincts, d'où deux phases capitales :

1. Celle du découplément par tension latérale, les libérant l'une de l'autre, des deux forces de l'Æther ;
2. Celle du dédoublement par tension en longueur, en boréal et en austral pour chacun des deux flux découplés.

Dans cet état d'isolements, tant par découplément duellique que par dédoublement polaire, il est clair que le désir réciproque des atomes isolés, autrement dit l'affinité, joue instantanément, — c'est-à-dire en fin de compte l'invincible tendance à l'état initial d'inertie, perpétuelle conséquence de la résistance constante à la rupture active de l'inertie passive en état de quiétude.

Aussi avec le rhomboïde-solénoïde chaque influx de même nature se met-il fatalement en mouvement en deux sens opposés, selon tendances inégales provoquant la rupture d'équilibre, — les anneaux de cette rupture, ou points de départ de cette marche contraire en deux sens opposés, étant fixés comme suit :

- Influx axiaux vers l'axe : $1/3$ de la distance ;
- Influx axiaux vers π : $2/3$ de la distance.
- Influx périphériques vers la périphérie : $3/7$ de la distance ;
- Influx périphériques vers π : $4/7$ de la distance ;
- Comme l'indique fig. 8.

À titre indicatif, les fonctions respectives des atomes de l'Æther, comme forces créatrices organiques ou vitales, sont indiquées très sommairement, par l'énoncé des substances procréées, sur le schéma de la fig. 9.

Comme il est dit plus haut, le moyen d'induction pourrait être aussi bien un courant magnétique déjà préexistant.

L'importance d'un tel fait est très grande, car le flux périphérique ou zénithal léger est partout libéré, accumulé en quantité énorme, partout où il y a chocs et corps poreux quelconque : souffle d'air, chute d'eau de barrage, mouvement de roue ou de turbine de moulins, flottement de vagues ou mouvement de la marée, aiguisage sur une meule, etc., — ainsi qu'il est facile de le voir, de par le merveilleux pouvoir de la « fascine fascinatrice », du « fagot » collecteur.

Ces bois légers peuvent être divisés en deux catégories :

1. Ceux qui tendent simplement à attirer le flux périphérique léger, tels ceux déjà cités ;
2. Ceux qui tendent à l'attirer et à l'accaparer (accumuler ou emmagasiner). Tels sont ceux contenant du sodium à l'état organique : « Capparidées », « Frankeniées », « Salsolacées ». De même pour ceux très riches en potassium : ajoncs, etc.

La distinction est importante pour le cas où l'on ne vise qu'à aider l'induction sur conducteurs appropriés.

Ainsi sur conducteur préparé comme susdit, discontinu si l'on veut écarter le courant diônique, qui tend à suivre son flux propre de tension (que tend à suivre aussi l'écoulement électrique), celui-ci se met en marche dès l'instant du contact avec les collecteurs légers : bourrées d'ajoncs au bas de quelque chute d'eau, mantelet de planches protecteur de la roue d'un moulin, radeau de bois sur les vagues, moyette d'arroche en arbre, *Atriplex halimus L.*, cahute de câprier, *Capparis spinosa L.*, sur une roche au milieu des embruns.

C'est de la force en mouvement, facilement recueillie, sans aucune appareil mécanique, mais pouvant se transformer en mouvement mécanique. Elle peut agir telle quelle comme énergie chimique. Elle peut créer champ de force, inducteur magnéto-électrique, par un dispositif de forme rhomboïde semblable à ceux décrits. Elle peut encore, dans ce champ de force créée, accroître, en la multipliant, l'énergie étherée, par simple juxtaposition parallèle d'un deuxième conducteur en chapelet destiné à l'enduit amplifié, isolé de l'inducteur par cloison de parchemin : ce qui donne à l'ensemble (inducteur et induit) l'apparence de la gousse cloisonnée de l'astragale. — dont l'art divin de l'architecture antique, avec l'échine hérissant ses piquants, orna la colonne torse épanouie en volutes étherées, entre lesquelles s'étale la rituelle feuille d'acanthé, dont le pétiole naturel montre en coupé le triple dispositif de l'induction : grosse ligne de l'inducteur, double ligne en hélice des induits.

C'est à cette énergie accumulée en énormes volumes sur les îlots, récifs, écueils ou affleurements friables, détonnant violemment par la recohésion subite, qui produit la détente, avec égal volume du flux axial atmosphérique en tension électrique, qu'il faut sans aucun doute attribuer les étonnantes détonations soudaines que l'on entend de temps à autre au large des parages maritimes à émergences peu denses, et dénommées « Barizel-gun » (canon du Barigel). Telles sont aussi les causes des ouragans subits. C'est ainsi que l'usage stupide des ondes « radiotélégraphiques », troublant sans trêve l'Æther de l'atmosphère terrestre dont il bouleverse le calme nécessaire par continuelles et redoutables mises en tension de rupture, en ruinant l'ordre même des saisons nécessaire à la vie végétale, menace jusqu'en son existence la vie de l'humanité.

Toute cette étude est relative au champ de force rhomboïde pris en coupe, figurée par *qoppa* (ϱ).
Mêmes résultats et mêmes démonstrations avec l'étude en plan, selon la figure de *pi* (π).

En effet si l'on brode de fils d'or ou l'on recouvre de bractées de même métal un panneau de cuir de forme rectangulaire, formé de bandes découpées et s'imbriquant l'une l'autre de façon à former des degrés d'escalier, mais calculé de telle sorte que le point critique $R/2$ soit bien exactement aux deux jambages de π , il est facile de voir, d'après le plan de la fig. 10, que le flux périphérique, ici flux latéral, tendant à basculer en croix horizontale sous l'effet de la tension par le choc, pour monter au zénith, par rapport à l'influx vertical de l'axe qui descend au nadir, il est facile de voir que le maximum de cette tension sera exactement aux angles d'incidence indiqués par la croix mise en relief : ce qui fait justement de ce panneau l'écu écartelé du blason héraldique.

Sur cet escalier d'or, recouvert d'une housse, légèrement incliné sur la ligne verticale, attirant les monades de l'Æther qui s'y heurtent, le champ de force se dispose selon les limites fixées par la surface soigneusement calculée, avec une solution de continuité par léger soulèvement de la nappe d'or, qui forme deux petites voûtes se terminant en fourche à deux angles aigus, aux deux angles d'incidence inférieure de la croisée de l'écu.

Comme c'est entre la fourche de chacune des petites voûtes que se produit la rupture des monades, dont les atomes bondissent sur les pointes de chaque fourche, soit pour aller vers l'axe et descendre au nadir, soit pour aller vers les bords latéraux et monter au zénith, un courant électrique en résulte, qui part sur conducteur entre l'austal de l'axe et l'austal latéral basculé allant au boréal latéral basculé sur cet austal de l'axe, comme l'indique la reproduction photographique, déposée pour servir à l'intelligence de la description et correspondant à la fig. 10.

(Tout ce groupe sera expliqué d'ailleurs, en temps utile, dans ses plus minutieux détails).

On voit maintenant pourquoi n'importe quel électrophore est lentement déchargé de sa charge électrique, n'importe où il se trouve. L'électrophore, sur lequel viennent heurter les monades en perpétuel mouvement, joue le rôle du *théseion* ci-dessus, y disposant une induction nouvelle et invisible, — comme ces objets sacrés : hilastère d'or de l'Arche (en or pur et massif : l'Induction s'y créant en fonction du poids d'or), rational du grand-prêtre (c'est-à-dire « rationnel », mot-à-mot « calculé »), *cantabrum* augural, et *labarum* « païen », qu'alléguait sans le comprendre le « chrétien » Constantin : *in hoc + vinces*.

Ce qui achève de démontrer en outre que la « croix de Ørstedt » est en réalité non une croix électromagnétique, mais une croix uniquement magnétique, la croix sainte par essence, comme le schéma de la fig. 11 le met en évidence, — le courant électrique étant ici (et comme toujours d'ailleurs) seulement un inducteur qui crée un champ de force. Et comme le flux magnétique latéral tend toujours à la croix par rapport à l'axial, limite extrême de sa déviation, soit un angle de 90°, il s'ensuit que l'aiguille aimantée ne peut que tendre à la croix par rapport au courant, sans qu'il lui soit possible de jamais se mettre en croix, puisque, prise entre les deux austraux et les deux boréaux du champ de force créé, l'extrême limite de sa déviation possible ne peut être que 45°.

Le phénomène qu'explique la fig. 11 est donc le même, exactement, sauf le renversement des pôles, que celui, naturel, de la fig. 2b, — d'après lequel, connaissant la déviation de l'aiguille de la boussole par rapport aux pôles d'axe de la terre, on pourrait calculer la position exacte de la branche transversale de sa « croix magnétique », laquelle varie, on le voit, d'après un jeu de bascule, en fonction de la puissance de la tension.

Le mouvement perpétuel est ainsi démontré : le mouvement perpétuel fluïdique, susceptible de créer le mouvement perpétuel fluïdique, susceptible de créer le mouvement perpétuel mécanique, — et non l'inverse, ainsi qu'il est d'usage, sans réflexion profonde, d'envisager le problème.

Et voilà démontré que la cause du mouvement est le heurt cahotique, est dans le bond par saccades ; que le mouvement continu est en soi impossible, ne peut être qu'un non-sens. Ne pouvant être sans être discontinu, son aspect continu n'est qu'une vaine apparence. Celui du cœur humain, éminemment discontinu, saccadé, irrégulier et lent, en est l'exemple type. Ce mouvement crée la vie, et la vie n'est qu'une suite de cahots.

Et c'est ainsi en vérité que s'opposent :

À l'effet électrique stérile, la grande cause magnétique créatrice ;

Aux puissances caloriques la puissance frigorigue ;

Au néant du carbone la souveraineté de l'Æther ;

À la factice ligne droite l'arc courbe et le zigzag ;

Aux folies de la vitesse la raison de la lenteur ;

La santé à la fièvre, et la vie à la mort.

Résumé

La présente addition achève donc de faire voir la nature intrinsèque du champ de force. — Elle montre tout d'abord la différence intime des deux forces en duel qui le composent : celle de l'axe, pondérable, suivant la loi de la pesanteur, plongeant vers le nadir ; et celle, impondérable, de la périphérie, montant vers le zénith, — dont les flux atomiques, par l'étirement de leurs couches circulaires, ou par les entre-chocs en leurs bonds de progression, ont une tension particulière ; rayonnement vibratoire dénommé palladique pour l'axial, et diônique pour la périphérie, — deux forces accouplées en une force première, qui est trine en puissance, dont le désaccouplement par le choc et le heurt cause l'effet vibratoire dénommé électrique.

Elle montre ensuite le moyen d'aisément les disjoindre par pivot lourd et entourage léger ; puis celui de les recueillir et de les mettre en mouvements sur matières des trois « règnes » (minéral, végétal, animal), ainsi que les écoulements de leurs effets de tension.

Elle montre enfin comment les séparer entre eux ainsi que de leurs effets de tension ou rayons vibratoires de leurs chocs atomiques, par voies discontinues de conducteurs interrompus, — prouvant ainsi que le saut et la saccade est la loi du mouvement, créateur de la vie.

Sur ces données complètes, maints et maints appareils, pour des fins innombrables : physiques, chimiques ou mécaniques, peuvent être désormais construits. Il n'a été décrit que ceux qui sont typiques. Les autres pourraient l'être. Mais ces autres, quels qu'ils soient, même ceux-là actuellement en usage (dynamo, magnéto-électriques), et quels que soient leurs buts, dépendent tous désormais, sans pouvoir s'y soustraire, de ces données majeures qui dévoilent l'admirable et complexe mystère de l'éternel *Æther* : du heurt de ses monades au choc de leurs atomes, dont les bonds sautillants en leur danse spirale font une ronde immortelle.

Louis BOUTARD.

Fig. 1

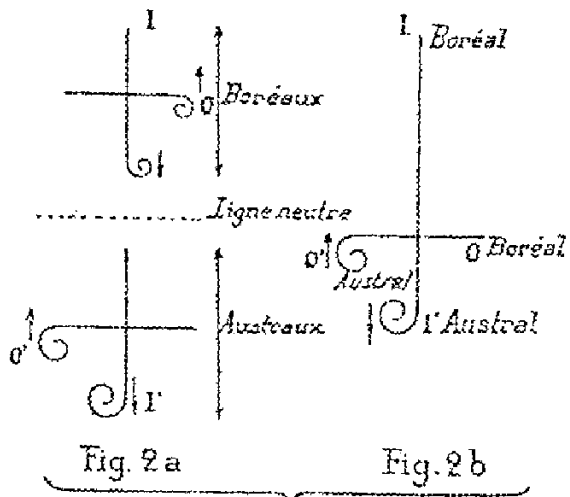
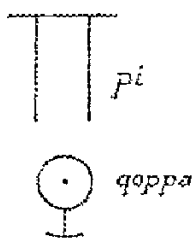


Fig. 3

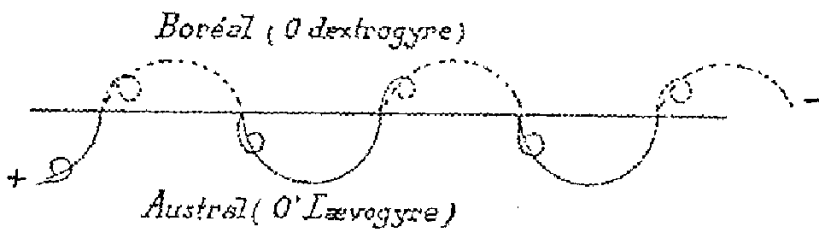


Fig. 4

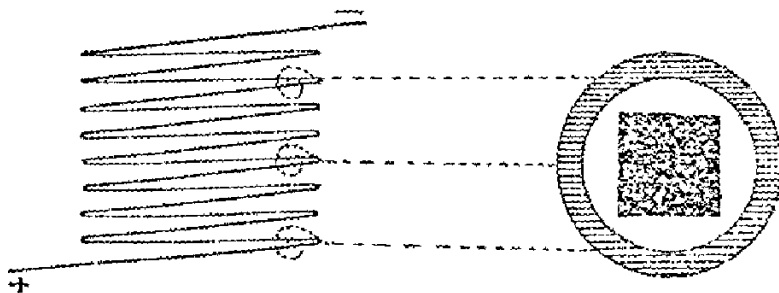


Fig-10

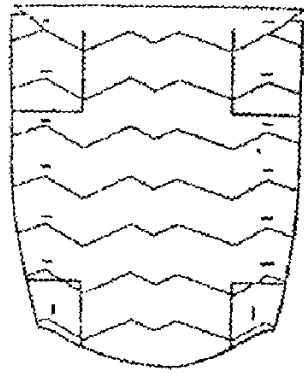


Fig-11

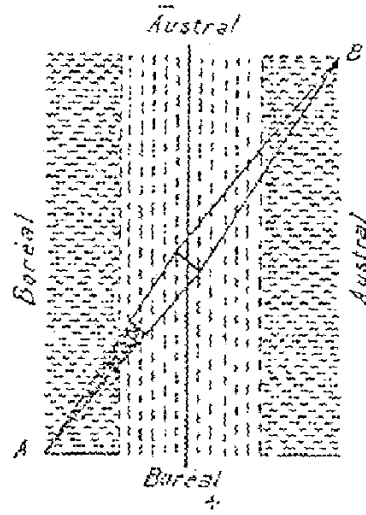


Fig-5

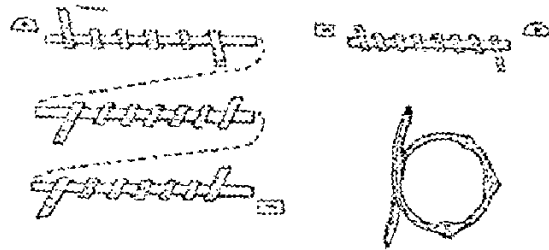
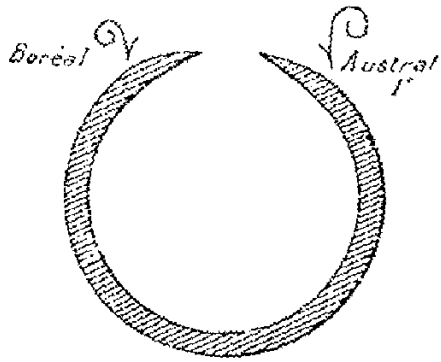


Fig. 6 a

Fig. 6 b

Fig. 7

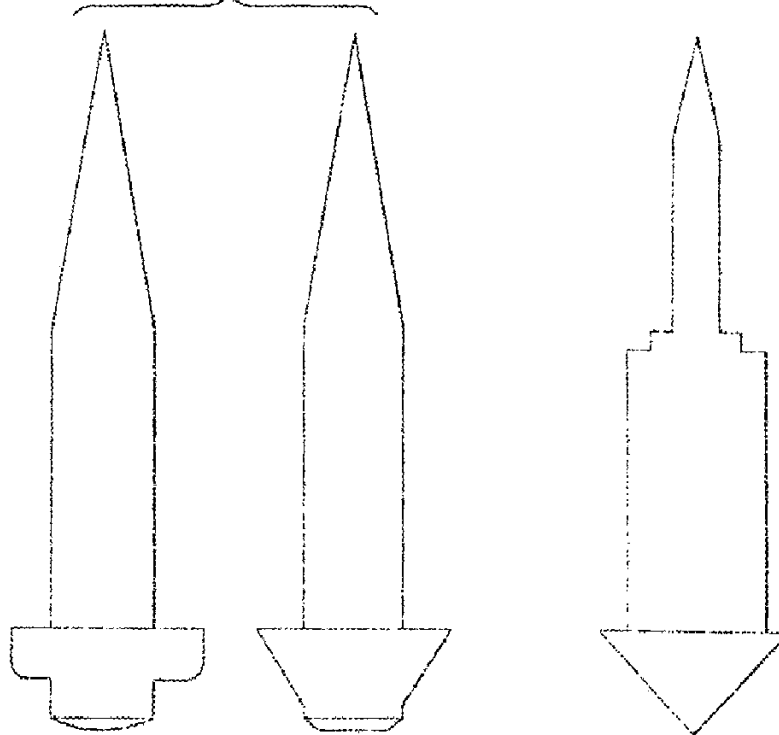


Fig. 8

Fig. 9

